Nouvelle Série
N° 17
10e Année

Défense de l'Occident

Novembre
1961

Revue mensuelle, politique, littéraire et artistique

SOMMAIRE

Maurice Bardèche : Une Famille française d'Algérie 3

F. H. Lem : Le mythe Picasso 10

Pierre Fontaine : Bilan de la France, bilan de l'Europe .. 18

J. Vanderpyl : Les Salons sans jury 29

P. Hofstetter : Meurtres à l'O.N.U. 41

F. d'Orcival : Des décombres au nationalisme 45

CHRONIQUES

LES LIVRES : Le groupe anglais des *angry young men*, par Fausto Gianfranceschi 52

Notes de Lecture, par Louis Guitard, F.H. Lem, Willy-Paul Romain 68

Les Arts : Henry-Jean Closon, par F.H. Lem 75

Les Spectacles : L'action sur l'homme du cinéma et de la télévision, par E. M. Martinez 82

DOCUMENTS

Per Engdahl : Le colloque de Lisbonne sur le corporatisme 85

Elie Deloches : Le plan de Staline appliqué à l'Europe 92

*

BULLETIN D'ABONNEMENT

Veuillez m'inscrire pour un abonnement de

à votre revue *DEFENSE DE L'OCCIDENT* à partir du N°.....

NOM .....

PRENOM .....

ADRESSE .....

.....

Signature,

Prix numéro ordinaire : 2,25 NF

Abonnements. — 1 an : 20 NF.

Etranger : 1 an : 25 NF.

Propagande : 50 NF.

Paiement par mandat, chèque bancaire, ou virement postal adressé à « Défense de l'Occident », 58, rue Mazarine, Paris-6e. C.C.P 65 35 - 65 Paris.

Maurice BARDECHE

Une Famille Française d'Algérie

Je n'ai pas une folle admiration pour la *Revue des Deux Mondes*. Je dois même dire que je suis un lecteur plus assidu des livraisons qu'elle publiait il y a cent trente ans que de celles qu'elle publie de nos jours. Toutefois, la *Revue des Deux Mondes*, ayant exploré les greniers et fouillé ses archives, vient de faire paraître dans ses *Documents* (cahiers illustrés qui se vendent à part) un fascicule bien remarquable et bien émouvant qui est présenté sous le titre *Les Pieds Noirs*. C'est une histoire de colons d'Algérie présentée par Mlle Jacqueline Mahot, sous la direction de MM. Gignoux et Bernard Sémiot et montée en grande partie — avec beaucoup de goût et un sens très vif de document — d'après les articles et études parus dans la *Revue* depuis cent dix ans. « Ce sont jeux de Seigneurs », comme disait l'aimable La Fontaine. Et mon intention n'est pas seulement de louer cette belle réussite et de recommander vivement cette histoire de l'énergie française qui contient plus d'une leçon. La vérité, c'est ce que j'ai envie de parler du document qui m'a le plus touché dans cette rétrospective et qui n'est pas un extrait des numéros foudreux d'autrefois, ni une impressionnante série de statistiques, mais simplement l'arbre généalogi-

que de la famille issue d'un charron de Vaugirard qui vint s'installer à Coléa près d'Alger, en 1848. Ce qui me paraît le plus précieux dans une race, l'énergie des pionniers, le courage, la volonté, je le retrouve à chaque génération, dans l'histoire vivante, brutale, dramatique, qu'on peut lire à travers ce tableau si sec. On comprend admirablement les Français d'Algérie à travers cette famille qui est simplement celle de l'un d'eux. On comprend pourquoi ils se battent et on comprend ce que représente ce combat. Et l'on comprend aussi ce qu'on vise à travers les Français d'Algérie, on comprend quelles vertus, quels caractères de la race une haine sourde et tenace déteste à travers eux.

Et d'abord « le héros, l'ancêtre, le grand homme », non pas, comme dans *Ruy Blas,* « Silvius, qui fut trois fois consul de Rome », mais Auguste, charron à Vaugirard-en-Bagnolet, qui chanta l'*Internationale* au Champ de Mars pendant les journées de Juin 1848, et que le gouvernement du général Cavaignac fit déporter. Auguste Dupont, s'appelait l'homme aux gros bras qui marchait derrière le drapeau rouge ; il avait vingt-huit ans. On le débarqua à Cherchell, quelques semaines plus tard, après un beau voyage à fond de cale, offert par le gouvernement. Il s'installe comme charron à Coléa, crée une ligne de diligences vers Alger, se marie à la fille d'un maraîcher espagnol et achète avec elle un petit domaine de dix hectares dans la Mitidja. Dans ce temps-là, la Mitidja, c'est la malaria, les fièvres, des maisons en bois, pas d'hôpitaux, la carabine au râtelier contre les raids des nomades. L'homme du Far-West fait ce métier pendant onze ans. Puis, il meurt de la malaria. Comme tout le monde.

Il avait eu le temps de faire dix enfants. Desquels trois moururent de la malaria quelques années après le père. Un autre, engagé dans l'armée d'Afrique, est tué en Lorraine en septembre 1870, à l'âge de vingt ans. C'est le premier mort par balles de la famille : ce n'est qu'un

commencement. Ces événements allègent opportunément notre arbre généalogique, qui ne comprend plus que deux survivants, un fils Raphaël et une fille Eugénie.

Suivons notre Raphaël, chef du nom, comme disent les héraldistes. Il se marie à une Alsacienne, fille d'un homme qui n'avait pas voulu être Prussien. Il reste sur le domaine. C'est le seul qui appartienne à une génération tranquille, à laquelle il n'arrive rien. On assainit la Mitidja et les carabines se rouillent au grenier. Le Raphaël engrange ses blés, sous la protection de cette Troisième république, dont on ne dira jamais assez de mal pour ce qu'elle a nourri les rats qui ont mangé notre héritage, et dont on ne dira jamais assez de bien parce qu'elle nous a assuré près d'un demi-siècle de paix.

Ce sage n'a que deux enfants. Mais ce sont deux fils, et ils ont vingt ans au moment où la République, frappée de folie, met le feu à la maison pour deux provinces où l'on ne parle même pas le français. L'un des fils, négociant en vins, avait épousé la fille d'un avocat d'Alger : il est officier de réserve aux Zouaves, il est tué pendant les premiers combats en 1914. Il laisse un petit garçon de quatre ans. Celui-là est Zouave aussi et il fait la guerre suivante. Il est tué sur l'Ailette à vingt-neuf ans, en 1939. Le second fils revient de la guerre en 1918, il s'installe sur le domaine, l'agrandit, épouse la fille d'un magistrat corse et devient Conseiller général. Il est trop vieux pour faire la guerre de 1940. Mais il n'est pas tiré d'affaires pour autant. C'est un vieux républicain qui se souvient à sa manière qu'il est le petit-fils du proscrit de 1848 : il milite dans les partis de gauche. Il a soixante-treize ans. Il a bien mérité de finir paisiblement ses jours, têtu, anticlérical, anti-militariste, violent comme le grand-père, vieux caïd régnant sur ses vignes et sur ses blés. Mais le destin l'attendait là. Il est abattu dans la ferme par les terroristes en 1955.

Je pense à ce vieil homme avec attendrissement. Je crois bien qu'il fut un des plus anciens et fidèles abonnés de

Défense de l'Occident, ce qui serait une rencontre bien inattendue, si ma mémoire ne me trompe pas...

Ainsi trois descendants de Raphaël, trois hommes morts pour leur pays. Et ce n'est pas fini. Le conseiller général avait deux fils et trois filles. Voici le destin des deux fils. Le plus âgé, Bernard, né en 1912, marié à la fille d'un important industriel parisien, blessé en Alsace en 1944, maire de Coléa, a été arrêté après le *putsch* du 22 avril et il est actuellement dans un camp de concentration. Le plus jeune, Bertrand, né en 1918, a été tué en 1944 à la bataille de Garigliano.

Les filles ont épousé, l'une un avocat, l'autre un médecin, la troisième un architecte, tous les trois d'Alger. La première a un fils, étudiant à Alger ; la seconde a un fils journaliste, expulsé d'Algérie et une fille mariée à un Officier parachutiste ; la troisième a été tuée avec son mari à Alger en 1957 par une bombe des terroristes.

Il y a eu, enfin, trois enfants de Bernard, le chef de famille actuellement interné. Ces enfants sont nés entre 1938 et 1940. L'un est licencié ès-lettres : il a été également arrêté après le *putsch* et il est dans un camp comme son père ; le second, officier de S.A.S., a été tué en Algérie ; le troisième est une fille de vingt-et-un ans qui assure seule en ce moment la direction du domaine.

Cela fait dans cette descendance trois enfants de plus qui sont morts tragiquement. En récompense, deux autres, comme leur père, sont persécutés, emprisonnés ou chassés de leur pays. De la belle famille plantée sur la terre algérienne par le charron quarante-huitard et qui ne ménagea ni sa peine ni son sang, il reste aujourd'hui sur les pavés d'Alger, un étudiant de vingt-deux ans et une jeune fille transformée en chef d'entreprise, plus la femme d'un lieutenant de parachutistes qui doit faire des réflexions singulières sur l'ordre qu'on lui demande de défendre.

Sur quinze descendants du charron qui vint s'établir à Coléa en 1848, il y a donc eu dix garçons et cinq filles.

Six des enfants de sa race sont morts pour leur pays, cinq garçons et une fille. Trois des hommes portant ce nom ou en descendant sont actuellement persécutés en Algérie ou chassés d'Algérie. Sur dix mâles du nom ou de la descendance, cinq sont donc morts tragiquement et trois sont des proscrits dans leur propre pays.

L'autre branche issue du charron n'eut pas un destin moins dramatique, ni moins symbolique. Elle donna des Garcia, du nom de l'instituteur d'Oran qu'épousa en 1875 la fille du déporté, seconde survivante de ses dix enfants. Du mariage de cette fille descendirent huit fils, petits-fils et arrière-petits-fils et trois filles, petites-filles et arrière-petites-filles d'après le tableau publié. Sur les huit descendants mâles, l'un fut tué en Champagne en 1915, un autre fut assassiné à Mecknès en 1955, un troisième fut tué sur les barricades d'Alger en janvier 1960 : un des gendres fut, en outre, tué en Indochine. En revanche, au bout de la lignée, deux des arrière-petits-fils, âgés respectivement de quinze et de seize ans sont actuellement en prison et un troisième, âgé de vingt ans, est réfugié à l'étranger depuis le *putsch* du 22 avril.

Ces familles indomptables, ces hommes du Far-West, ce sont ceux qui ont fait non seulement l'empire de la France, mais la grandeur de la France. Installés dans la bourgeoisie depuis deux générations, c'est eux encore qui lui donnent ce qui lui reste d'énergie et de droiture. Des familles comme celles-là forment avec la paysannerie le tissu biologique dans lequel la Nation refait inlassablement ses forces et qui lui redonnent la vitalité malgré nos guerres stupides, nos épurations criminelles et l'empoisonnement continu de notre race par toutes les toxines et les drogues de la pensée moderne. On a vu comment ils en étaient remerciés. Une politique qui aboutit à ces résultats est une politique de destruction préméditée de la Nation. Aucun prétexte, aucune « perspective » ne peuvent la justifier.

Je crois volontiers et j'espère que toutes les familles françaises d'Algérie n'ont pas subi autant d'épreuves et que cette filiation a été volontairement choisie par l'équipe de la *Revue des Deux Mondes* en raison de son caractère exemplaire. Mais les qualités qu'elles illustrent, l'entêtement, le dévouement, la volonté de tenir, toutes ces qualités de pionniers et de soldats, je suis convaincu qu'on les retrouve dans beaucoup de familles françaises d'Algérie. Et assurément, ces hommes du Far-West ont pu commettre des fautes. Peut-être n'ont-ils pas su assez tôt faire sa place au peuple qui vivait et se développait auprès d'eux. Peut-être ont-ils été violents, égoïstes, absolus dans les sentiments de leur suprématie. C'est possible. Mais l'énergie qu'ils portent dans leur sang, ce sera toujours un capital précieux, irremplaçable, pour toute nation, pour toute communauté. Je crois même que c'est dans cette énergie même, dans leur qualité humaine, elle-même, que réside — en dépit de la haine qui les oppose aujourd'hui à certains musulmans — l'espoir le plus solide de la réconciliation qui devra se faire quelque jour avec la communauté musulmane. Car, peut-être ne le savent-ils pas, peut-être n'en ont-ils pas conscience, mais par leur énergie, par leur force, par tout l'enseignement qui ressort de leur vie, ils sont des hommes selon le Coran, plus que selon l'esprit de l'Evangile. C'est-à-dire des hommes que les musulmans ne peuvent pas ne pas comprendre un jour ni admirer secrètement.

Mais si cette réconciliation se fait un jour, sachons-le, elle ne peut se faire que dans l'égalité politique des deux Communautés, c'est-à-dire dans une Algérie où les Français d'Algérie garderaient effectivement et contrôleraient les domaines du pouvoir qui sont indispensables à leur sécurité. Le mythe de la double citoyenneté est la dernière tromperie et la plus ignoble de Paris. Quelle armée, quelles représailles, quel corps de débarquement protègeront les Français d'Algérie après le départ de l'armée fran-

çaise ? S'ils sont spoliés, assassinés, persécutés, soumis à l'arbitraire de la police, soustraits aux juges prévus par les traités, irons-nous reconquérir l'Algérie, débarquerons-nous les zouaves pour assurer le respect de leurs droits ? La promesse de la sécurité, promesse qu'on sait vaine, promesse dont on se moque, chiffon de papier dérisoire, c'est le dernier mensonge dans une série de mensonges que nous connaissons tous, c'est le dernier coup d'éperon pour franchir le dernier obstacle. Et il n'exprime, comme les autres, que la haine de ces familles qui incarnent sur le sol algérien tout ce qu'on veut tuer dans notre race, et le secret espoir de les détruire enfin, en les livrant par trahison à ceux qui les attendent pour leur porter le dernier coup.

MAURICE BARDÈCHE.

F.-H. LEM

LE MYTHE PICASSO

A tous ses admirateurs prétendus, à tous ses thuriféraires obligeants et obligés, à tous les sympathiques visiteurs russes de l'Exposition française de Moscou, qui ont accueilli avec une surprise amusée, mêlée d'un peu d'indignation, les divagations du camarade Picasso.

Je n'ai jamais pensé que Picasso avait du génie. Je lui ai attribué longtemps un extraordinaire talent. Aujourd'hui, j'ai d'excellentes raisons de croire qu'il n'a, en fait, et n'a jamais eu qu'une immense habileté. Devant la marée montante d'éloges hyperboliques célébrant ce « monstre sacré », la phalange sans cesse accrue des sycophantes de la critique professionnelle, qui pensent lui emprunter quelque chose de sa gloire usurpée en l'entretenant, les cotes vertigineuses et relativement récentes obtenues en vente publique par des œuvres qui dépouillées de leur signature prestigieuse passeraient probablement inaperçues, il faut bien qu'une voix s'élève et, anticipant sur le jugement de la postérité, tente de ramener à ses justes proportions l'Espagnol mystificateur régnant sur l'univers du snobisme, de l'inculture et du plus conformiste des anti-conformismes.

Il est un test qui permet de prendre la mesure exacte de la grandeur effective d'un artiste : considérer son œuvre dans son ensemble, ne pas s'en tenir à des fragments savamment isolés, pouvant tirer une signification occasionnelle d'un contraste favo-

rable. Cette épreuve je l'ai tentée bien des fois. Plus exactement elle s'est proposée à moi, lors de diverses manifestations temporaires ou permanentes concernant l'art de Picasso. Si quelques œuvres isolées, telles, au Musée de Barcelone, « La femme à la mantille » et « L'Arlequin décoiffé », peuvent avoir un certain éclat surgissant d'un magma de tableaux médiocres ou insignifiants, jamais, au grand jamais, une exposition de Picasso ne m'est apparue autrement que comme un ensemble hétéroclite tenant mal la cimaise. Que ce soit au Musée d'Antibes, au Musée d'Art moderne de Paris, que ce fut à la Maison de la Pensée française, à la Rétrospective du Pavillon de Marsan, à l'Exposition de ses dessins et de ses estampes à la Galerie Mazarine, à celle de ses « Cinquante chef-d'œuvres au Musée Cantini de Marseille »... partout et toujours il s'agissait d'une arlequinade et l'on finit par comprendre que ce thème de l'Arlequin aie si longtemps obsédé Picasso ; il est le symbole de l'inaptitude profonde à la création authentique, d'un artiste n'ayant d'autres ressources que celles d'un éclectisme systématique faisant de ses pseudo-créations un rassemblement de pièces et de morceaux empruntés à l'Histoire universelle de l'Art.

Ce que l'on prend pour un pouvoir magique de renouvellement ne serait en fait chez le « sorcier malaguène » qu'une tentative permanente et désespérée d'échapper à son propre néant. Il en est de son génie prétendu comme de cet héroïsme des combattants dont la montée à l'assaut ne serait que fuite en avant, moyen glorieux d'échapper à la peur qui les tenaille et les contraint à l'action. Par sa double ascendance, espagnole et juive, ibère et sémite, Picasso appartient à une race dont la faculté d'adaptation est remarquable, capable de développer au plus haut point le sens du mimétisme, qui paraît bien être une des marques les plus évidentes de sa propre personnalité.

A la fin du siècle dernier la Catalogne — et pour s'en convaincre il suffit de parcourir les salles du Musée d'Art moderne de Barcelonne — recélait un nombre considérable de jeunes artistes d'un talent au moins égal, sinon supérieur à celui de Picasso, au nombre desquels un Nonnel apparaît comme infiniment plus doué que Picasso lui-même. Tous, plus ou moins polarisés par une ville, où avaient déjà brillé d'un vif éclat des peintres espagnols de la génération précédente, tels Madrazo et Fortuny, vinrent avec des fortunes diverses s'agréger à l'*Ecole de Paris*, ce Léviathan qui absorbe tout et ne rend presque rien. Parmi ces nombreux appelés, un seul élu : Pablo Ruitz-Picasso.

Pourquoi cette éclatante, cette quasi-inexplicable réussite, pourquoi cette convergence d'éloges, réticents d'abord mais si

peu, car Picasso bénéficia vite, très vite même, quoiqu'en disent ses biographes, d'une réputation qui outrepassant les barrières des cénacles artistiques et mondains, pénétra dans le grand public, ne serait-ce que par la voie du scandale, ressort le plus efficace de la publicité. La réponse à cette question réclame plus de discernement que la qualité plastique et picturale, pour le moins douteuse, des œuvres du peintre de « Guernica ».

Si Picasso n'est pas l'artiste génial que l'on prétend, s'il ne possède aucun des dons suprêmes qui font le véritable créateur, s'il n'est rien d'autre qu'un maniériste supérieur, d'une verve inégale mais assez inépuisable, il est, par contre, un homme d'une intelligence aigüe, qui sait tout de suite prendre la mesure des gens avec lesquels il peut avoir affaire. D'où, connaissant son siècle et les hommes, le caractère payant des attitudes qu'il sut très vite adopter. Ses accoutrements vestimentaires successifs en témoignent, autant que ses prétendues « époques », qui ne furent, elles aussi, que des défroques adoptées et quittées quasi-simultanément. En effet, la cote bleue de chauffe succède au style rapin des « *Quatre Gats* », lavallière, pélerine et large feutre, rapporté de son Espagne natale et dont il comprit bien vite dans le Paris des peintres d'avant-garde le caractère désuet. Puis il y eut le velours cotelé, style « artisan », le « home-spun », très britannique, le style « marchand de primeurs » avec la barrette de la chaîne de montre passée dans la boutonnière du veston avachi, le style progressiste, uniforme des « *métingues* », canadienne crasseuse au col relevé, à laquelle s'ajoutait, dans les réunions mondaines, par une suprême ironie antibourgeoise un chapeau melon de circonstance. Il y eut le style naturiste, short et torse nu, agrémenté quelquefois du petit maillot rayé et de la marinière des pêcheurs de crevettes. Un des plus récents avatars : le pantalon cerclé, celui de Monsieur Courbet, dans « *l'Atelier* », autre excentrique mais d'un moins contestable génie.

Suivant la coupe et la couleur du costume, répondant aux mêmes volontés provocantes, mais avec d'autant plus de liberté qu'elles étaient essentiellement gratuites, il y eut, successivement, les époques : bleue, rose, nègre, cubiste, romaine, ingriste, surréaliste, monstrueuse, avec des résurgences et des retours, toujours Picasso dans ses pseudo-trouvailles ne faisant que démarquer un artiste contemporain, voire les œuvres de ses amis, ou, ayant recours à ses curiosités ethnographiques et historiques, pasticher les sculpteurs congolais, les dessinateurs des vases étrusques, les fresquistes catalans du XIIIe siècle, Ingres, Daumier, Courbet, après avoir exploité à tour de bras Renoir, Degas, Lautrec, Steinlen, Boldini et tant d'autres.

Dans tout ce bric-à-brac historique et esthétique, dans ce pandémonium, où coexistent toutes les formes et tous les styles, reflet de l'incroyable désordre, dans lequel vit et paraît se complaire aussi bien le locataire désargenté du Bateau-Lavoir, que le propriétaire richissime de l'abominable villa de Cannes, de style monégasque, ou le châtelain, bien vite lassé, du sévère Vauvenargues, quelle est la part du talent, outre celle de la mystification et du fortuit, sans parler des constants et incontestables larcins qui en constituent la trame graphique et plastique ?

Pour moi, elle est assez mince et si l'homme est infiniment plus intelligent son savoir-faire est du même ordre que celui de ces peintres mondains à l'arabesque péremptoire ou de ces illustrateurs sans prétention, qui remplissaient autrefois les albums pour enfants de dessins légendés et se rabattent aujourd'hui sur les bandes plus commerciales du « Crime ne paie pas » et des « Amours célèbres ». Seulement, il y a la manière. Or, la manière de Picasso est à l'inachèvement, à la forme laissée volontairement ouverte, au tératologique, au cocasse. L'homme n'est pas dénué d'humour et cet humour il l'exerce, je dois le dire, avec une constante application sur le dos de ses plus fidèles admirateurs.

La recette, car il y a une recette, exactement comme pour ces cocktails savants, base de l'éthylisme mondain, que nos snobs les plus à la page tendent à remplacer par le « gros-rouge », cette recette ou, plus exactement, ces recettes, on peut les mettre en forme. Prenez un nu, cernez-le d'un trait dépouillé que n'aurait pas renié l'élève le plus déférent de Monsieur Ingres, voire de Monsieur Gérôme, ayez soin d'outrepasser l'exactitude de certains contours en donnant aux mains et aux pieds, si ce n'est à la tête, des dimensions hypertrophiques et vous obtenez un *Picasso* d'époque romaine. Prenez les planches d'un album de Flaxman, les relevés d'un Corpus de vases grecs ou étrusques, recopiez exactement mais ayez soin de maintenir votre poignet très libre afin de conserver au crayon une grande liberté de jeu sur la feuille, négligez volontairement certains détails, ne bouclez toujours pas l'arabesque, de temps en temps détournez les yeux pour laisser au crayon ses propres initiatives et vous avez un *Picasso* des « Scènes antiques », des « Minotaures », des « Centaures joueurs de flûte », des Oarystis gréco-catalans. Pour les dessins cubistes, la recette est plus simple encore et je me dispenserai de la donner, car elle apparaît avec évidence aux yeux de tout dessinateur, y compris ceux de ces magistrats distraits, qui durant les audiences ennuyeuses couvrent leur buvard

de dessins plus ou moins géométriques en se laissant guider par leur seule fantaisie.

∴

Si Picasso dessinateur est d'une incontestable et souvent assez incroyable habileté, il y a Picasso peintre. Non moins habile mais disposant de ressources beaucoup plus sommaires, car Picasso n'est pas peintre. Il n'a ni le sens inné, ni la compréhension des ressources du métier pictural, de la couleur-matière, qui mince ou épaisse constitue la substance, on peut dire la chair de toute vraie peinture. Picasso promène un pinceau chargé de couleur sur une toile, mais ce pinceau il le manie comme un crayon — ceci la caméra de Monsieur Clouzot nous l'a montré de surcroît — et si ses œuvres peintes valent quelque chose, elles le valent uniquement par leur spontanéité d'exécution, leur graphisme, jamais par la matière colorée, qui, elle, est banale. Si par hasard, comme dans certaines œuvres de jeunesse — « Portrait de Coquiot » — cette matière est plus nourrie, elle devient ennuyeuse et lourde. Picasso peintre est un chapitre assez bref. Sa couleur n'est que coloriage. Il n'est pas une toile de lui, grande ou petite, qui ait la sonorité, l'éclat, la vie profonde d'un « *Cézanne* », d'un « *Courbet* », d'un « *Delacroix* ». Sur ce plan, il reste très loin derrière de moins illustres contemporains, un Matisse, un Dufy, voire un Vlaminck, peintre sommaire mais qui durant une courte période eut du génie et qui eut l'incontestable mérite d'avoir été le premier contempteur d'un Picasso dont il avait percé à jour, avec son bon sens flamand, la systématique volonté de mystification.

Il y a Picasso sculpteur et céramiste. Je serais plus disposé à lui rendre hommage. Car si Picasso connu surtout comme peintre n'est à tout prendre qu'un dessinateur de talent, Picasso sculpteur reste encore assez confidentiel. Mais s'il n'y avait pour justifier le talent de Picasso sculpteur que ce marron d'Inde, aggravé aux dimensions d'une tête plus forte que nature, par lequel la Ville de Paris a prétendu honorer la mémoire de Guillaume Apollinaire, au Square St-Germain-des-Prés, il faudrait tout de suite « tirer l'échelle ». Heureusement Picasso a fait mieux. Plasticien, on doit lui reconnaître le sens des volumes résumés et caractéristiques, celui des analogies formelles, dont il abuse d'ailleurs dans ses sculptures-montages, où un vieux guidon de bicyclette simule les cornes d'un taureau, et une planche de sapin l'échine d'une chèvre. Je pense que là est cependant la meilleure part de cet art de funambule, bien qu'une volonté de déformation systématique, et qui ne va pas toujours dans le sens de l'expressif et du nécessaire, gâte là encore ses meilleurs tra-

vaux. Je ne pense pas toutefois qu'on puisse mettre ces quelques réalisations heureuses sur le plan des grandes créations plastiques contemporaines, celles d'un Maillol ou d'un Despiau, voire celles d'un Renoir ou d'un Matisse, autre rusé compère mais dont l'œuvre nous apparaît, *post-mortem,* comme plus homogène que l'art désintégré du « *maître de Guernica* ».

Dans la céramique et la poterie, art mineur où la cocasserie et le sens métaphorique de Picasso pouvaient se donner libre cours, ses réussites furent plus certaines et son influence plus heureuse. Elle a aidé les artisans potiers à se libérer des chaînes d'une fausse tradition, qui n'était plus que routine laborieuse et sans joie. D'ailleurs, là encore le *malaguène* n'a pas eu à avoir recours à ses facultés d'invention. Il s'est contenté de reprendre une tradition authentique, celle qui faisait la saveur de prototypes de caractère quasi-immémorial. Sur le plan technique les meilleures créations de Picasso dans ce domaine restent toutefois loin derrière les humbles réussites des artisans d'autrefois et, pour s'en convaincre, il suffit de rapprocher au Musée d'Antibes les poteries signées Picasso des quelques exemplaires de terres vernissées des potiers de Vallauris au XVIIIe siècle. Il y a là une belle leçon de modestie à l'usage de nos céramistes amateurs.

∴

Si Picasso peintre est sans génie, l'homme a peut-être, lui, du génie, celui de la destruction. Ses tableaux-puzzle, ses compositions « *monstrueuses* » en témoignent, ainsi que l'ensemble d'une œuvre qui n'est à tout prendre qu'un vaste chantier de démolition, on peut dire d'équarrissage. Transposant, en ses premières années parisiennes, les compositions et les thèmes des artistes de la fin du siècle — ses meilleures réussites probablement sont là — mais pensant qu'à ce jeu de pasticheur on ne pouvait conquérir la grande notoriété, Picasso, né malin, se livre dès lors à une dissection plus consciencieuse et de la nature et des œuvres d'art qui lui tombent sous la main. Cela nous a valu toutes les déformations, toutes les transpositions plus ou moins gratuites, qui caractérisent son œuvre depuis 1910 et le Cubisme prit chez lui très tôt sa forme dite *synthétique,* selon laquelle l'objet éclaté en morceaux pouvait se recomposer au gré des fantaisies personnelles de l'artiste et aboutir aux compositions les plus gratuites, celles d'ailleurs que les collectionneurs snobs d'aujourd'hui paraissent apprécier davantage.

Engagé dans une si belle voie, encouragé par ses apparents succès, Picasso n'allait pas s'en tenir là et on peut affirmer qu'à partir de cette date et sauf de rares répits — il faut bien que

les meilleurs clowns se démaquillent — son œuvre n'allait être qu'un ramassis de compositions extravagantes, privées de toute espèce de signification positive et auxquelles on peut faire subir toutes les exégèses, les plus savantes comme les plus absconses, les plus spirituelles comme les plus saugrenues. Et c'est à quoi ne manquèrent ni ses biographes, ni ses apologistes, ni les commentateurs successifs de ce prophète du XXe siècle, générateur de toutes ses hérésies et de toutes ses absurdités (1).

Ce petit bonhomme, aux yeux en grain de café, qui a l'allure d'un torero retraité, a, en effet, causé plus de mal à son époque, sur le plan artistique s'entend (2), que les quelques fantoches sanglants auxquels nous sommes redevables de deux guerres mondiales et de tous les bouleversements politiques, sociaux, intellectuels et économiques qui en sont résultés. La chose est si vraie que le bon peuple lui-même, ce Monsieur Tout-le-Monde, qui, en définitive, a plus d'esprit que Voltaire et Rousseau, ne s'y est pas trompé, créant le qualificatif « *picasso* » qu'il accole volontiers à tout ce qui lui paraît faux, extravagant, incompréhensible.

« *Çà c'est du Picasso* » s'esclaffe l'homme de la rue devant les ahurissants échantillons de toiles éclaboussées de couleurs, ser-

---

(1) Bien entendu, il ne saurait être question de reprocher à Picasso le traditionalisme, voire l'académisme de ses débuts, en l'opposant au reste de son œuvre, pas plus qu'il ne serait décent de lui faire grief de s'être mis dans le sillage de quelques-uns de ses aînés dont le talent lui apparaissait comme incontestable. Picasso a eu de bons maîtres au départ et n'a probablement jamais été dénué de goût — certaines œuvres de jeunesse en témoignent hautement — mais ce qui est grave dans son cas, c'est de n'avoir su et probablement de n'avoir pu, grâce à un effort persévérant et modeste, surmonter cette inévitable période d'apprentissage en s'affirmant dans sa personnalité d'artiste créateur et original, libéré de ses servitudes premières.

Picasso, artiste intelligent, mais probablement sans génie, doué d'une ambition et d'un orgueil dont témoignent toutes ses réactions à l'égard de ses contemporains, voulant à tout prix se mettre hors de pair — ceci est très espagnol, rejoint l'esprit « matador », ne serait-ce que celui de son ami Luis Dominguin — être partout et toujours « el primo » et pour cela misant sur le « bluff », adoptant les attitudes provocantes, pratiquant les renversements de situation les plus inattendus, Picasso s'est engagé délibérément dans la voie, dont je pense avoir assez bien, quoique brièvement, marqué les principales étapes. Cette volonté permanente de surenchère, cette exploitation de l'effet de surprise, qui en art n'est qu'un moyen très subsidiaire, ont abouti à cette ligne sinueuse, toute en retournements, à cette fuite perpétuelle devant l'opinion que l'artiste sollicite en la méprisant, à cette œuvre hybride qui n'est, en définitive, que l'envers d'une authentique création.

(2) Non pas que l'art hybride de Picasso ait fait tellement école ; c'est surtout le caractère gratuit et décevant de ses œuvres et sa scandaleuse réussite qui ont exercé sur les jeunes générations la plus désastreuse influence.

ties en de fines baguettes dorées, qui se proposent à notre admiration comme les chefs-d'œuvre de l'Art d'aujourd'hui, l'art dit *informel*, le borborygme ayant la prétention de rivaliser avec le langage de Dante, de Shakespeare, de Racine et de Gœthe, la fiente maculant les fonds de cage où se concentrent les poules pondeuses, celle de vouer à l'oubli les œuvres du Titien, de Rembrandt, de Poussin, et de Dürer. Cet homme paradoxal, qui signe des chèques provisionnés sur la bêtise, en griffonnant sur un coin de serviette en papier, qui est plusieurs fois milliardaire, qui se permet toutes les fantaisies et ne recule devant aucune palinodie, qui se moque éperdûment de ses contemporains et probablement de lui-même, s'offre le luxe de jouer au communiste, de dessiner des colombes de la paix, d'approuver les ukases de Staline et de Kroutchew, de se laisser donner du « camarade » par les métallos embourgeoisés du parti.

Mais là n'est pas le pire. Ayant donné son cœur aux marxistes espagnols, refusant mais avec moins de noblesse que Casals, de rentrer dans une patrie souillée à ses yeux par la dictature de « ses bourreaux » — mais Guernica n'a jamais fait oublier Albacete — cet exilé volontaire, ce contempteur de l'hispanité, car, qu'il le veuille ou non, l'hispanité est d'essence aristocratique et paysanne mais non pas marxiste, se voit dresser des autels dans ce pays qu'il refuse et auquel il appartient cependant par toutes ses fibres. Je n'hésite pas à l'affirmer : si Picasso est un artiste digne de ce nom, cet artiste n'est pas un artiste français mais un artiste spécifiquement espagnol. Et au lieu de faire chorus avec mon cher Waldemar Georges, cependant plus clairvoyant d'habitude, qui clama dans un récent article de « Combat » le scandale qu'il y avait à laisser partir pour Barcelonne les œuvres que le maître eût si volontiers offert à sa patrie d'adoption, si seulement elle en eût manifesté le désir — patrie d'adoption... non de résidence, car Picasso, que je sache, est toujours bien de nationalité espagnole, ce qui lui a permis d'exploiter sans vergogne la naïveté et le snobisme de ses zélateurs français — j'acquiesce bien volontiers à cette réintégration. Oui, que Picasso retourne en Catalogne d'où il est venu, c'est normal, c'est légitime et si quelque gloire doit rejaillir d'une telle présence, c'est bien sur son Espagne natale et non sur la France, pur alibi, que cette gloire *douteuse* doit projeter ses rayons. Il est vrai que notre grande sœur latine possède avec Le Greco, Velasquez et Goya des antidotes souverains.

F.-H. LEM.

Pierre FONTAINE

BILAN DE LA FRANCE
BILAN DE L'EUROPE

Je suis trop « vieux » Parisien de naissance, j'ai trop d'années de journalisme professionnel parisien à mon tableau pour ne pas savoir qu'un pays se juge rarement de l'intérieur avec la rigueur et le réalisme nécessaires. L'homme du pays enserré dans ses habitudes, déformé par une presse lui masquant les fissures qui deviennent des abîmes, engagé dans la lutte des commodités quotidiennes, captivé par des polémiques qui ne sont que des échanges de mots sans valeur, cet homme ne peut pas discerner les broussailles qui envahissent une voie qu'il croit large et aérée. Il croit que l'existence cahotée qu'il mène durera encore au moins autant que son propre avenir. Aveugle volontaire, ce mouton de Panurge ne vit qu'au jour le jour dans un monde dont il ne mesure ni les évolutions, ni les ambitions. Il est une bête endormie ; le désordre, l'immoralité et la menace de l'atome ne le secouent même plus ! Et l'on entend : finir comme ça ou autrement... Ou bien : nous ne serons pas les seuls... L'homme qui ne lutte plus est déjà mort au moins moralement.

C'est donc à l'étranger, celui qui nous juge sévèrement parce qu'il nous aime, c'est dans le calme provincial où un amas de journaux aux tendances les plus diverses est disséqué sans passion, qu'il faut rechercher une vision de la France réelle.

Lorsque l'on pense avoir assimilé beaucoup de choses, de faits surtout, que l'on ne confond plus agitation et activité, vanité et pouvoir, argent et santé morale, alors on rouvre le maître-livre de Guglielmo Ferrero sur la décadence romaine. L'Histoire se répète toujours avec les mêmes causes et les mêmes effets puisque les hommes n'ont pas eu la sagesse, en quelques milliers d'années, d'effacer les frontières. Mélancoliquement, le cartésien établit un bilan qui peut se résumer en deux phrases marteau-pilon qu'un chauvinisme sans réflexion tourna en dérision, d'abord celle du général Eisenhower prononcée en 1952 au Congrès républicain de Chicago : la fibre des Français se dés-

grège. Huit années plus tard, M. Khrouchtchev donnait une sorte de confirmation à ce jugement en ces termes : « La France ne compte pas plus que l'Indonésie. » Et c'est exact, reconnaissons-le. Sans doute compte-t-elle beaucoup moins, car l'Indonésie est pétrolifère et nourrit des visées de grandeur territoriale puisqu'elle revendique le Bornéo et la Nouvelle-Guinée hollandaises.

■

Ne traçons pas un tableau de la France pendant ces seize dernières années. Les plus authentiques résistants sont maintenant de l'avis des pétainistes : les malheurs français sont directement issus de la guerre civile larvée de la Libération, de cette monopolisation des affaires françaises au profit d'un clan préoccupé de revanches et de profits. L'équivoque demeure puisque, le 26 octobre 1961, la commission des lois constitutionnelles repoussa le texte du sénateur Pierre Marcilhay tendant à la vérification des fortunes et revenus des membres du Parlement, du Conseil constitutionnel et des grands corps de l'Etat. Bien que la Ve eût décidé très officiellement que les déclarations des revenus de tous les citoyens devaient être affichées dans les mairies... Il ne sert à rien de se lamenter sur un passé entériné par la majorité du suffrage universel. Les hommes auront l'avenir qu'ils ont décidé ; l'inconvénient est que la minorité plus lucide subira le même sort.

L'absence de démocratie en Union Soviétique a permis au Kremlin de hisser la Russie — que nous ne confondons pas avec l'U.R.S.S. — au sommet mondial. Le testament — apocryphe ou non — du tsar Pierre Ier se réalise ; il avait fixé la mission du peuple slave à l'égard d'une vieille Europe décomposée par les facilités de tous ordres. L'U.R.S.S. est le seul pays ayant établi la somme des erreurs historiques qui précipitèrent les grands empires dans la désagrégation totale afin de les éviter pour elle. En tuant la démocratie — comme l'Occident la conçoit — chez elle et en l'encourageant dans les pays capitalistes, l'U.R.S.S. a sans doute réalisé sa manœuvre la plus géniale pour semer le désordre et la désunion intérieurs en dehors de son bloc. Et chacun sait que le désordre et la désunion engendrent infailliblement la faiblesse. La révolution mondiale ne peut s'imposer que dans les pays faibles et désunis. La France est presque à point. Quand la France basculera, l'Europe occidentale suivra puisque l'Allemagne aura déjà choisi volontairement son camp pour prix de sa réunification. Rien d'imprévu, de « surprenant » dans tout ce plan mis sur pied il y a seize ans (...) On ne lutte pas contre

(1) *Cf. Documents officiels publiés par le gouvernement de Washington (avril 1961), Notes de M. Bohlen aux conférences de Téhéran et du Caire, en 1943.*

ce que laissent présager aux douzaines d'explosions atomiques en deux mois. C'est un Français, Lyautey, qui conseilla de montrer sa force pour ne point s'en servir.

Le monde entier, non communiste, a protesté contre les intensifs préparatifs nucléaires soviétiques. L'O.N.U. s'en mêla aussi. Chacun connaît l'efficacité de ces protestations ! ! C'est ça la force d'un pays qui n'est pas le Katanga trop faible pour faire valoir son droit à l'indépendance. Je reconnais l'admirable *plan nationaliste russe* qui ne laissa pas au hasard le plus petit détail concourant à l'édification d'une diplomatie armée à l'échelle mondiale. Les Russes sont moins à blâmer que les Occidentaux qui, sachant ce qui les attendait, ne surent pas se liguer pour défendre leur idéal (s'ils en ont un).

A l'heure où ces lignes sont écrites, la mésentente bat la générale entre les trois qui furent « grands » et l'Allemagne et l'Italie. Washington tente de s'entendre directement avec Moscou pour des raisons économiques beaucoup plus que politiques; hors du *business*, l'Europe n'intéresse pas Washington. M. Mac Millan est un Machiavel, mais un velléitaire et, pour tout dire, un homme qui a peur de l'U.R.S.S. ; l'orgueil britannique est devenu le paillasson des tractations diplomatiques secrètes. La France est à peu près en mauvais termes avec tout le monde. Le Marché Commun, pour l'instant combinaison bancairo-industrielle, pourrait chuter plus tôt qu'on le pense sur l'obstacle agricole puisque l'Allemagne de l'Ouest achète 395 millions de dollars de produits agricoles américains alors que la France ne sait que faire des surplus de son sol ! La Grande-Bretagne veut adhérer au Marché Commun, mais pourra-t-elle se dispenser d'acquérir 510 millions de dollars de produits alimentaires américains qui garantissent une partie de ses exportations ? Les querelles bysantines de l'Italie s'accentuent ; la péninsule glisse doucement vers l'extrémisme de gauche. Les Belges en sont au diapason élevé de la désunion raciale entre Flamands et Wallons.

Résumons : une Allemagne déchirée soutenue mollement par les Occidentaux, une Grande-Bretagne qui a un peu d'atome mais plus de conscription, une France amoindrie, dépouillée, désunie avec une armée mutilée, une Italie sans valeur militaire et des Etats-Unis à 10.000 km. de l'U.R.S.S. En face, 216 millions de Soviétiques superatomiques, peut-être 40.000 avions, la première flotille de sous-marins du monde, 1,5 million de militaires, 125 millions d'habitants chez ces satellites et, en arrière-plan, 680 millions de Chinois. J'aime les situations nettes et franches. Elles ne sont ni belles, ni encourageantes, mais il faut avoir le courage de les bien regarder en face, bien qu'en l'état actuel de la déliquescence occidentale personne ne puisse en tirer un espoir de meilleure cohésion puisque l'on parle de plus en plus de la 3e collusion germano-soviétique.

En octobre dernier, M. Tchang Kaï Chek a annoncé que sa Chine nationaliste allait bientôt libérer la Chine « démocratique » de M. Mao Tsé Tung. Explication en clair : les Américains espèrent enlever la superbe soviétique en détachant la Chine rouge du bloc communiste eurasiatique et en reprenant le plan Koltehak de marche de Russie d'Asie vers la Russie d'Europe. La Chine nationaliste réduite à l'ex-japonaise Formose peut-elle réaliser cet exploit même avec l'aide des Américains qui ne décideront sans doute pas les Japonais à leur donner un coup de main ? Je n'en sais rien, tout est facteur de l'aide intérieure affamée qui pourrait se trouver en Chine même. Les Américains sont pratiquement, jusqu'à ce jour, les maîtres de la Thaïlande (Siam), mais ils manœuvrent assez mal au Laos et au Vietnam-Sud et leur maladresse a contribué à faire verser le Cambodge dans le bloc d'Asie rouge. *Il n'est pas stupide de croire que Washington attache plus d'importance au front qu'il prépare du côté de la Chine qu'à celui de Berlin et de l'Allemagne de l'Est.* Une Chine débarrassée du communisme, c'est un siècle de prospérité industrielle américaine assuré, avec promesse d'extension vers l'Asie soviétique. A tort ou à raison, Washington pense qu'une Russie sans la Chine deviendrait beaucoup plus malléable et... vulnérable. Il se peut donc que cette menace ne soit pas sous-estimée au Kremlin et engage ce dernier à une course contre la montre en Europe avant qu'un craquement — d'ailleurs très éventuel — ne se produise en Chine (1).

Il est curieux que ce très important aspect de l'actualité mondiale soit écrasé par un silence absolu. Je n'aime pas les « surprises » qui déclenchent les mauvaises réactions en chaîne. Alors mieux vaut ne pas les cacher.

■

Ce qui précède n'est qu'une esquisse de machiavéliques programmes à l'échelle mondiale, car il faudrait aussi évoquer le Golfe Persique ! En les abordant succinctement, je n'ai voulu que mettre en relief, en face de ces gigantesques « tâches », l'aspect misérable, presque mesquin d'une Europe occidentale uniquement accaparée par les jeux du sérail.

Un homme politique, toujours très gaulliste — enfin, certains jours — mais non plus inconditionnel, m'expliquait le génie de son grand chef : « Voyez-vous, me dit-il, une France avec un empire colonial demeurait un grand Etat jalousé, en proie aux appétits d'autrui. Réduit à son hexagone, notre pays n'est plus un danger pour qui que ce soit. Il pourra vivre en

---

(1) *Fin octobre 1961, les dépêches d'agence ont mentionné les bruits d'un entretien Ho Chi Minh avec l'ex-empereur Bao Daï. Le dictateur du Viet-Nam Nord sentirait-il se lever un vent douteux en Chine ?*

paix dans une pérennité quasi éternelle puisqu'il ne demande rien à personne. »

C'est un point de vue qui n'est pas neuf et qui fut développé par maints organes. Quand je lui rétorquai que les Etats baltes, la Hongrie, la Roumanie, la Bulgarie, la Pologne ne demandaient rien à personne non plus, mon interlocuteur eut un geste vague et répondit que « ce n'était pas la même chose ! » Alors, pour l'Allemagne de l'Est ce ne sera pas « la même chose » bien qu'il s'agisse, ne jouons pas sur les mots, d'une colonisation pure et simple.

En notre ère, malheureusement, la faiblesse excite la mégalomanie des forts. Le cas ne vaut pas que pour l'U.R.S.S., mais aussi pour la Grande-Bretagne et les Etats-Unis maîtres réels, mais plus discrets que les Soviétiques, de la plupart des petits pays des Amériques. Il est peut-être exact qu'une France Pétain et une France de Gaulle représentaient et représentent quelque chose sur la scène mondiale. Mais quelle dérision s'attachait à une France de Mollet, de Gaillard, de Laniel ou de Mendès ! A l'extérieur, l'idée du chef prime souvent — aux yeux du public — l'idée que l'on se fait du pays. Mais les chancelleries ne se laissent pas abuser sur l'état de santé intérieur des nations.

Laissons les voisins et occupons-nous de nous.

■

L'impuissance de l'Etat à régler en sept années l'affaire algérienne divise la France plus gravement que l'affaire Dreyfus, avec plastic en plus. Mais l'affaire algérienne a et aura des conséquences bien plus importantes. Elle met en relief des carences étatiques, n'en serait-ce qu'une releva la sécurité générale : en sept ans, l'Etat n'est pas parvenu à contrôler effectivement à peine 1 % de sa population dont une partie rançonne, tue et manifeste en masse. Les soldats français tombent chaque jour en Algérie, des policiers sont assassinés, mais les manifestantes de Paris reçoivent un goûter avant d'être priées de regagner leurs demeures. Le capitaine Mourau ne donne toujours pas de ses nouvelles, mais Ben Bella, sous-officier déserteur de l'armée française, est hébergé au château de Turquand d'où il téléphone au Caire aux frais des contribuables français. Des prisonniers de guerre français ont été fusillés par le F.L.N. Presque tous les tueurs civils arabes pris en flagrant délits ont été grâciés ; ils reçoivent des armes dans leurs cellules, s'évadent, se mutinent. On saisit, concentre, emprisonne ceux qui défendent une cause qu'ils croient française, mais la R.T.F. diffuse « Afrique-Action » et les déclarations de M. Ben Khedda.

L'Etat lâche ses gendarmes et ses C.R.S. contre les grèves de paysans ; il excite les citadins, à l'aide de chiffres faux, contre la campagne. Ses fonctionnaires des services publics paralysent tous le pays (S.N.C.F.) et il déclare qu'il ne s'opposera pas à ces manifestations...

Des individus gagnent trop peu et revendiquent justement. A ce moment précis, les journaux et magazines publient, en couleur, les fastes royaux des réceptions présidentielles, les listes des cadeaux somptueux offerts avec l'argent des contribuables, l'énormité des fonds secrets (50 milliards, a-t-on écrit).

Des organes (qui ont même des rubriques de « foire d'empoigne ») publient des scandales aux coupables jamais inquiétés. La prostitution féminine et masculine devient une plaie purulente de la France ; les maladies vénériennes progressent ; qui s'en occupe ? Une jeunesse en partie dévoyée vole, viole, casse pour le plaisir ; où sont les camps de loisirs sains obligatoires ? Le syndicalisme devient un parti au-dessus des partis et donne des consignes politiques ; qui le rappelle à l'ordre professionnel ? Des professeurs introduisent la politique partisane dans leurs cours ; on les laisse faire. Promesses publiques pour une politique définie ; on prend des décisions exactement contraires ; à qui la faute des mécontentements, des sabotages et des attentats ? On magnifie une jeunesse montante ; on ne lui offre qu'un avenir bouché sans vastes horizons ; on essaie de justifier le comportement des blousons noirs. On veut une « force de frappe » à coups de centaines de milliards sans rampes de lancement alors que le « mur invisible » qui ne laisse pas passer les avions est déjà expérimenté à l'Est. L'import-export est roi sur le dos de l'agriculture. La banque, c'est-à-dire le profit sans cesse grossi, mène la France alourdie d'impôts accrus. Les conseillers sont douteux, des ministres ne sont pas désintéressés, une cloison étanche sépare le pouvoir du peuple. L'intermédiaire sans risques gagne plus que le producteur. Les vieillards crèvent de faim et de froid. Des filles-mères par dizaines de milliers (les avortements approcheraient le million par an). L'exhibitionnisme fait recette, l'amuseur public est plus choyé que le savant, le penseur est déconsidéré mais la putain prime. Tout n'est pas pourri ; la majorité ne l'est même pas du tout. Mais, petit à petit, la minorité fait tache d'huile.

Ces réalités n'intéressent pas le pouvoir uniquement préoccupé de durer. Toutes ces données figurent dans l'agonie de Rome. Depuis les temps les plus anciens, chaque époque a ses Nérons. Alors, tant pis pour les peuples appelés aux chaînes, car lorsque les Romains occupaient l'Afrique du Nord, les Barbaresques ne venaient pas razzier les côtes italiennes pour y faire provision d'esclaves destinés aux marchés humains d'Afrique et d'Asie.

■

Le tableau n'est pas poussé au noir. Au contraire. La pourriture est plus souterraine qu'on ne le pense. Elle touche tous les milieux, soit par les ambitions démesurées d'argent, soit par

les abus, les injustices et... les jalousies, sans oublier le snobisme, cette lâcheté morale de « l'élite ». La crise est essentiellement de moralité, surtout lorsqu'on a écrit le mot « égalité » sur les frontons publics et lorsqu'on enlève à l'individu tout goût au travail en le transformant en robot indifférent au même geste mille fois répété dans la journée.

La France, au désordre moral sans autre autorité réelle d'Etat que sa police, approche-t-elle de son déclin définitif au milieu d'un monde en ébullition revenu à la notion exclusive de force ?

La France d'aujourd'hui n'est plus celle de Verdun, du 11 Novembre 1918 avec son empire colonial de 110 millions d'habitants. La démocratie a-t-elle fini par avoir sa peau ?

Une partie des Français ne voit plus l'avenir que par son porte-monnaie pour l'immédiat du cinéma, du disque, de l'essence pour la bagnole ou du bistrot. L'U.R.S.S. a évité l'écueil de la trop grande commodité personnelle pour laisser à chacun le goût de la compétition et le but lointain à atteindre par le travail ; (il n'y a que 150.000 voitures de tourisme en Union Soviétique). « Ayant à peu près tout ce qu'il désire, écrit un commentateur américain, l'ouvrier américain a perdu son rythme de pionnier et de gagneur. » Le Français n'est pas encore au volume de pouvoir d'achat américain pour les superflus, mais *dans un pays dépourvu de matières premières indispensables*, il veut y accéder rapidement. C'est un autre drame de la démocratie. Ces appétits rapides, avec les illusions entretenues dans les masses, peuvent précipiter une évolution générale intérieure dans un sens international encore plus déprimant. Le mécontentement et l'insatisfaction sévissent à l'état permanent. Mauvaise ambiance de l'impatience.

N'importe comment, une guerre ne peut plus être envisagée par la France dans sa condition présente morale et matérielle. M. Khrouchtchev — l'homme aux 50 mégatones — dut sourire quand une division française fut ramenée d'Algérie pour être envoyée en Allemagne. *La France étant ce qu'elle est devenue par la volonté populaire, referendums et élections, la déliquescence est légitime.* Il semble douteux qu'elle échappe à son destin final qui sera celui d'une province quelconque d'Europe. Tout comme les autres pays de l'Europe, d'ailleurs, selon le principe qu'il vaut mieux vivre en demi-léthargie que de ne pas vivre du tout. Et Picasso, coqueluche des capitalistes, sera promu prophète puisqu'il dit un jour à Pierre Cot : « J'ai un milliard. Qui peut me le pendre ? Les communistes ? Alors j'ai adhéré au parti communiste. » Je n'aime pas la peinture abstraite, mais j'aime cette franchise qui, à défaut du cœur, exprime une bonne connaissance des milieux frelatés dans lesquels le peintre évolue.

■

Personne n'est obligé de partager une déduction logique qui n'est pas un sentiment. On croit beaucoup, dans ce pays qui ne croit plus à grand'chose, au miracle, à l'homme-providence. On ne trouve pas tous les jours des boucliers comme Pétain et des épées comme de Gaulle. Quand bien même les trouverait-on, il n'est pas certain que l'homme d'un opportunisme momentané se révélât l'être de la pérennité d'un règne. Jeanne d'Arc a fini ses jours sur un bûcher, Pétain, presque centenaire, est mort en prison (nous n'évoquons que des victimes de leurs compatriotes). L'Histoire pullule d'exemples de ce genre. Un héros est assez rarement un grand homme d'Etat. Hitler et Mussolini n'étaient que caporaux. Salazar n'a pas participé à une guerre. Staline, qui s'était attribué des faits héroïques, a été défenestré de ses légendes glorieuses par ses successeurs. M. J. Kennedy, véritable héros de guerre, n'apparaît pas (encore) comme un homme d'Etat digne de ce nom. On pourrait multiplier ces exemples à l'infini en passant par Pierre Laval, un des meilleurs hommes d'Etat du demi-siècle, non auréolé de faits héroïques précis et même par M. Winston Churchill. L'homme « miraculeux », s'il n'est pas longuement mijoté à l'avance, peut-il surgir d'un coup de poker ? Mollet, Mendès-France, Gaillard d'Aimé, etc... ne peuvent prétendre au miracle ; ils seraient tout au plus des pansements provisoires (l'instant de vider les caisses). En France, un changement de régime est un changement de cour. Il faut donc se faire une raison sur l'homme-miracle du régime à venir.

L'homme-miracle ne surgira pas de la gauche — P. C. excepté — car, par habitude de culture de la popularité, il se lancera dans la démagogie et précipitera la descente. A droite, trop de bourgeois sans courage. Alors, il faut le chercher en haut ou en bas : dans le monde syndicaliste non engagé, dans l'armée, chez les paysans, dans des professions libérales ? Mais surtout pas dans les hommes déjà déformés par le parlement ! Cet homme de sang-froid, non belliqueux mais capable de faire respecter la France, les pieds solidement posés sur la terre et non sur les moquettes en haute laine, existe certainement. S'il n'est pas belliqueux, il ne se mêlera pas aux bagarres, donc il n'a que peu de chances de s'asseoir sur la chaise curule et de déclarer : j'y suis, j'y reste.

Les Français n'aiment pas les nouveaux visages. Ils ne se sentent rassurés que par leurs vieilles têtes de pipes. Alors, la France indépendante risque de disparaître assez rapidement.

J'ai déjà écrit que le pays ne souffrait pas des institutions et des constitutions, mais de mille affaires de harengs-saurs mal

digérées. Que l'on prenne dix parlementaires douteux, dix hommes d'affaires détrousseurs de l'épargne, dix spéculateurs éhontés, dix mercantis notoires, dix agents de l'étranger insérés dans la politique intérieure, et qu'on les envoie casser les cailloux sur les routes après une semaine de pilori public, la France commencerait à respirer plus à son aise et la peur du gendarme aiderait beaucoup à faire le reste. L'homme capable de réaliser ce miracle se cache-t-il quelque part ?

M. Thorez est certainement l'homme-miracle des communistes. Pas question pour M. Mendès-France, homme-miracle du P.S.U. et de la banque Lazard, ni de M. Mollet comme son nom l'indique. Encore moins du richissime radical Gaillard d'Aimé, l'homme qui n'a pas de Foc chez lui en meubles d'époque. M. Pinay est sans doute un critère d'honnêteté, mais pas un justicier pour remettre la morale publique à sa place. Certains proposeront un Salan, général de son état, d'autres le comte de Paris dont les fréquentations ont refroidi beaucoup de ses partisans.

A part les uniformes des girls ou des facteurs, il faut reconnaître qu'une fraction de l'opinion se braque quand on lui parle d'uniformes militaires non teintés comme ceux de Joinville-Malleret, Jules Roy ou même J.-J. Servan-Schreiber. L'uniforme est la solution *in extremis* quand tous les civils se défilent devant les conséquences de leurs responsabilités comme en 1940 et 1958. Mais Lyautey ne disait-il pas pendant une discussion concernant des tâches politiques : « Surtout n'y mettez pas un militaire ! » ? Un orfèvre parlait... Dans une lettre, publiée par *Le Monde*, Salan a d'ailleurs précisé qu'il ne visait pas à se substituer au gouvernement. Ce qui ne veut sans doute pas dire, qu'éventuellement, il ne soutiendrait pas une équipe de civils. De la IVe ou de la VIe ? Avec ou sans homme-miracle ? (1)

Les systèmes financiers et économiques incrustés dans la politique, les cabinets noirs des ligues parapolitiques, n'aiment pas les hommes-miracles quand leurs intérêts immédiats ne dépendent pas d'un tournant crucial de la situation intérieure. Boulanger, La Rocque, Poujade, hommes presque miracles furent annihilés sans pitié. D'autres le sont et le seront selon les circonstances ; le faux homme-miracle Thiers est un cas spécial assez rebutant vu de près.

Est-ce à dire que, légitimement, l'homme-miracle n'est pas « éclosable » dans notre pays ? Des chefs de gouvernements

---

(1) *Salan aurait déjà éliminé de l'O.A.S. le groupe du mystique Martel et ce serait à sa demande que le groupe Lagaillarde, de Madrid, aurait été appréhendé par la police espagnole et transféré aux Canaries. Si Martel était de tendance monarchiste, le groupe Lagaillarde était, socialement, « révolutionnaire ».*

munis des « pleins pouvoirs » ou des « pouvoirs spéciaux » eussent pu se transformer en hommes-miracles légitimes. Ils étaient prisonniers de la politique et n'utilisèrent leur dictatoriat passager que pour aggraver les charges publiques ou couvrir l'arbitraire. Aux hommes-miracles *légitimes* comme Hitler (7 élus, puis 107, puis la majorité au parlement allemand), comme Salazar *appelé* au ministère pour mettre fin au désordre d'une cinquantaine de ministères en seize ans, il faut opposer les hommes qui enlevèrent leur situation d'hommes-miracles à la force du poignet : Bolivar, Trotsky, Franco, Castro, Mao Tsé Tung, Nasser et quelques autres. Car le « miracle » c'est celui qui triomphe et que le peuple apeuré accueille comme une panacée. Quant à la suite, voir les restrictions en Chine, à Cuba, etc... les purges et les épurations un peu partout ailleurs, y compris la France en 1944. Entre un héros national et un rebelle pendu, il n'y a que la différence d'un mot : succès ; les moyens employés importent peu, le sang versé ne compte plus. Le peuple est là pour mourir sans obsèques nationales et payer.

La philosophie sur l'homme-miracle est donc très contradictoire et, malgré toutes les cogitations classiques présentes, il est difficile d'en dégager une règle générale bien que les foules soient partout aussi bêtes. Le miracle peut être bénéfique ou maléfique pour l'ensemble ; là est toute la question, témoins les Français d'Algérie votant à 85 % de majorité pour échanger leur IVe borgne pour une Ve aveugle. Mais rappelez-vous l'affiche anarchiste représentant un candidat promettant la lune à ses électeurs. Une fois élu, le parlementaire se déculotte et montrant ses fesses à ses électeurs, leur crie : « Je vous avais promis la lune, la voici ! »

Le miracle est-il forcément lunaire ?

En réalité, la vieille Europe est peut-être devenue ingouvernable. Influence latine désordonnée ? Les latins doivent être assez rares en Belgique et en Hollande. L'Espagne courait à la sécession avec ses particularismes provinciaux, les Basques voulant l'indépendance et la Catalogne renâclant à faire vivre le reste du pays. Il paraît que tous les pays qui bordent la Méditerranée sont dégénérescents à cause de leur cosmopolitisation vieille de plus de deux millénaires ; est-ce la démonstration que l'internationalisation ou le métissage de races non en affinités ne donne pas de bons résultats ? Aux peuples turbulents, insatisfaits en permanence, la démocratie offre trop d'occasions de semer la pagaille, alors la dictature (toujours présidée par un homme-miracle) devient le seul moyen de gouverner. Que notons-nous autour de la Méditerranée ? Franco, Tito, Hodja, Nasser, Bourguiba après Napoléon, Mussolini, Kemal Ataturk et, en plus, l'article 16 et cette royale dictature qui sévit en Libye. Pour compléter l'anneau méditerranéen, disons que les désordres

politiques internes ne sont pas moindres en France qu'en Italie, qu'en Grèce et en Turquie sans oublier Chypre et Malte. C'est peut-être le destin de la Méditerranée d'engendrer les tourments et leurs antidotes : les hommes-miracles.

■

Est-ce vraiment la fin de la France parvenue à la dernière marche qui précède la cave ?

En France, dévorée par le cancer politique, il semble difficile de concevoir la légitimité de l'homme-miracle. Et pourtant, sans homme-miracle, ce sera vraiment la fin de la France.

Pierre FONTAINE.

J. VANDERPYL

LES SALONS SANS JURY

Un jeune bourgeois néerlandais, épris de culture française, débarquait un soir d'octobre 1899, *à la Gare du Nord, cédant à la réputation du Paris fin-de-siècle, le Paris de Montmartre, du Moulin-Rouge, des cabarets artistiques et littéraires... Paris devait le garder. Lié très tôt avec les poètes Guillaume Apollinaire, Max Jacob, André Salmon, les peintres de Chatou : Vlaminck et Derain, la plupart des artistes qui devaient exposer dans la « cage aux fauves », au Salon des Indépendants, tenant alors aux assises dans les serres du Cours La Reine, souvenir de l'Exposition Universelle de* 1900, *Vanderpyl, poète, romancier, associé de Vildrac et de Duhamel au phalanstère, littéraire et artistique, de l'Abbaye, devait durant l'entre-deux guerres se faire une réputation de chroniqueur d'art.*

Critique au Petit Parisien, *d'Elie-Jean Bois, familier du* Mercure *de Valette, il eut, durant l'occupation, l'inopportune idée de faire paraître aux* Editions du Mercure de France, *une brochure sous le titre « L'Art sans patrie, un mensonge - Le pinceau d'Israël ». L'écrivain y soutenait cette thèse qu'il n'est pas d'expression artistique valable sans de solides et profondes attaches à un sol et à une forme de culture spécifique. Il y soutenait ce corollaire : que la plupart des artistes juifs, venus de divers coins d'Europe, s'agréger à l'Ecole de Paris, n'étaient que des adaptateurs, plus ou moins habiles, d'une tradition d'art qui n'était pas la leur et à laquelle ils ne pouvaient, en raison de leurs ascendances immé-*

diates, qu'apporter une assez mince contribution. Il n'en fallait pas plus pour faire taxer l'auteur de ces propos de « racisme » et pour après la Libération lui fermer bien des portes.

—

Ayant tenu à jour pendant près d'un demi-siècle son journal, bourré de souvenirs et n'anecdotes sur les milieux parisiens fréquantés par le crtique, le journaliste et l'écrivain, Vanderpyl en a tiré la substance d'un manuscrit resté jusqu'ici inédit et portant ce titre Mémorial sans date. *C'est un chapitre de ce livre savoureux que nous offrons aujourd'hui à nos lecteurs.*

Il se rapporte à la création et à l'histoire des salons de peinture sans jury, s'opposant aux salons officiels fermés à la plupart des artistes novateurs. Ecrit d'une plume alerte, ayant l'objectivité et le détachement que seul peut donner le recul du temps, ce document éclaire l'histoire artistique du demi-siècle et la formaiton de cette Ecole de Paris, sur laquelle on a déjà tant écrit mais souvent avec des vues étroites ou partisanes. Précédant les souvenirs parallèles du sculpteur Rosso Rossi, ce document original et ceux qui le suivront contribuera, nous l'espérons, à l'éclaircissement des points de vue critiques de nos chroniques mensuelles consacrées à l'actualité artistique.

F.-H. L.

Un Salon, de nos jours, n'est pas l'œuvre des artistes : c'est l'œuvre d'un jury.

EMILE ZOLA.

En compulsant les notes de mon Journal relatives aux Salons, je trouve surtout des témoignages et de personnelles réflexions sur les Salons sans jury, depuis le XVIe siècle et jusqu'à ces kermesses du tableau, presqu'entièrement dénuées d'intérêt qui, après la guerre de 14, se tenaient à Montparnasse et aux Batignolles dans les allées centrales de leurs larges boulevards.

Le plus honnête des arrêts contre les jurys, recueilli en bouquinant, c'est Dominique Ingres qui l'a prononcé.

Il fut même le premier, pour aussi paradoxal que cela puisse paraître, à exprimer au XIXe siècle l'idée d'un Salon sans comité d'admission : « On doit recevoir tout le monde, soutient-il : je ne reconnais à aucun artiste le droit de juger un confrère, puisqu'il peut y avoir derrière ce jugement une question d'avenir, quelquefois même une question de pain ».

Il avait été pauvre. Ce qui n'était pas le cas pour Eugène Delacroix qui n'hésite pas à déclarer — tout hardi révolutionnaire qu'il prétend être — « sa complète aversion » pour un projet de former un Salon qui ferait concurrence au Salon officiel et dont étaient venus l'entretenir le « grand refusé », autrement dit : Théodore Rousseau, et Jules Dupré qui avait également à se plaindre de criantes injustices de la part de l'Académie.

Nous sommes en 1847.

Un an après, siégeant à l'Hôtel de Ville parmi les membres du Gouvernement Provisoire, Ledru-Rollin, fixant la date de l'ouverture du Salon au 15 mars, décrète que les ouvrages présentés seront reçus sans aucune distinction. Cela après avoir consulté Thomas Couture, Diaz de la Peña et le fougueux animalier Barye ; tous les exposants sont convoqués à l'Ecole des Beaux-Arts afin d'élire un comité « chargé (avec le concours de l'administration du Musée National où habituellement avaient lieu les Salons) du placement des envois ».

Historiquement ce Salon sans jury — à la cimaise duquel Delacroix s'empresse d'accrocher six tableaux de dimensions discrètes — ne fut nullement le premier de son espèce. Sous une forme plus directe, le droit de se manifester en groupe et sans subir la contrainte de quelque aîné, était acquis depuis l'époque des Clouet. Cela se passait le jour de la Fête-Dieu, autour de la Place Dauphine, traversée par les processions entre ses boutiques, auberges et hôtels particuliers ornés de tapisseries, draperies et vertes guirlandes. Les débutants, respectueux des coutumes et profitant de la foule nombreuse circulant dans le quartier du Palais, sur le passage du Saint-Sacrement, y montraient leurs œuvres, pour la majeure partie d'inspiration religieuse.

Ce marché des jeunes peintres aussi libres que les oi-

deux pas, révélait des talents sans nombre. Non seulement y venaient contempler le travail des nouveaux venus, un peuple d'artisans avertis, mais aristocrates, patriciens, académiciens y découvrirent Rigaud, Oudry, les Coypel, Troy, François Boucher, voire Jean-Baptiste Siméon Chardin.

Le *Mercure* fut l'unique imprimé périodique à commenter ces « expositions de la jeunesse » : le premier, il fera cas du galant Lancret (comparé dans ses pages à Watteau) ; en 1723, il cite *La Raie*, de Chardin et *Le Buffet*, que nous connaissons tous, et qui sont aujourd'hui au Louvre.

La Révolution vint interrompre l'heureuse tradition, où le succès dépendait de « connoisseurs » désintéressés, non pas d'aînés craignant la cocurrence, ce qui, de tout Salon conduit par un jury, diminue l'intérêt au point d'en devenir à la longue la ruine. La Convention vota quelque chose qui avait tout d'un tirage au sort, quant à l'admission des débutants.

Si notre *Salon des Indépendants* — et ses imitations, à un moment assez nombreuses — (il y eut les Surindépendants, les Vrais Indépendants, les Jeunes Indépendants, etc...), si les Indépendants prirent la place de la foire à la peinture de jadis, ce ne fut pourtant qu'à la suite du Salon des Refusés, invention des nouveaux venus du temps de Napoléon III.

Un beau matin d'avril 1863, le *Moniteur* publia le sensationnel avis aux artistes dont les œuvres n'avaient pas été acceptées, que celles-ci pourraient facultativement figurer dans une partie du Palais de l'Industrie (1), spécialement aménagé à cet effet.

Aux peintres non admis et qui ne désiraient pas participer à cette exposition, l'administration des Beaux-Arts ferait restituer leurs ouvrages.

Ainsi le public aurait l'occasion de juger par lui-même, de la légitimité des réclamations sans nombre au sujet des envois rejetés (2).

---

(1) Où avaient lieu les Salons jusqu'en 1900.

(2) Si ce ne sont pas les termes mêmes de la décision impériale, que je n'ai pas sous les yeux, c'en est en tout cas le sens.

Edouard Manet, avec son *Déjeuner sur l'herbe* (qui manque de poésie comme bon nombre de toiles de ce rénovateur), fit scandale pour oser montrer aux visiteurs de jeunes femelles dévêtues à côté de jeunes mâles en veston. Pissaro, né aux Antilles danoises, le Hollandais Jongkind, l'Américain Whistler, l'honnête Cals, le vibrant Harpignies, le doux Fantin-Latour, l'ingénieux chercheur qu'était Henri Cros (le frère de l'éclectique Charles Cros), le graveur Braquemond et bien d'autres n'hésitèrent pas à s'adresser à la foule, comme si elle était capable d'aimer autre chose que ce à quoi elle est accoutumée.

Du reste, une fois l'habitude prise, elle n'en demande pas plus. On l'aura vu pour l'Impressionnisme (auquel pourtant, elle ne comprendra jamais goutte) ; on le verra pour le Cubisme et ses dérivés plus ou moins abstraits.

L'Empereur et son épouse vinrent faire un tour au « Salon des Vaincus » (comme l'appelait le *Constitutionnel*) et la belle Eugénie qui, elle, avait l'habitude des Winterhalter, se retira écœurée.

Ainsi que les imagiers et les enlumineurs du terre-plein de la Cité, Matisse, Derain, Marquet, Dufrénoy, Friesz, Jean H. Marchand, Raoul Dufy, André Dunoyer de Segonzac, Chabaud, Vlaminck, puis le Suisse Vallotton, le Norvégien Edvard Diriks, le Hollandais Kees van Dongen, les Italiens Soffici, Bruneleschi, Modigliani, le Hongrois Bela Czöbel, l'Espagnol J. Gonzalez, le Polonais Zak, durent leur prompte renommée à des expositions assez semblables, non pas à celles des Refusés du Second Empire, mais à celles du bon temps de la royauté !

Des chroniqueurs et des critiques convaincus d'avance, collaborant à des revues littéraires de tendance rénovatrice ou bien publiant leur opinion en volume — un Aurier (1), un Charles Malpel, un Fénéon, un Co-

(1) Albert Aurier, dans une suite d'articles intitulée : *Les Isolés*, publia, en janvier 1890, une étude sur Vincent van Gogh qui fit sensation et sans doute accentua le succès du *Mercure de France* dont la nouvelle série venait de paraître après un silence de soixante-cinq ans et qui ainsi reprit les informations artistiques que cette revue, à des époques précédentes, n'avait jamais cessé d'offrir à ses lecteurs.

quiot, un Apollinaire, un André Salmon — firent profiter les inconnus de talent d'une publicité peu nombreuse, mais sérieuse, enthousiaste et, quand il le fallait, agressive à souhait.

Aux yeux de l'habitué des *Artistes Français*, le nouveau Salon était comme un mauvais lieu qu'en se cachant, on visite par curiosité.

Les quotidiens et revues à fort tirage en parlaient à peine.

Fondé en 1884 (j'avais huit ans), par une demi-douzaine d'amateurs présidés par le musical et symbolisant bordelais Odilon Redon, le nouveau groupement comptait bientôt parmi ses membres tous ceux dont le Salon des Bonnat et des Carolus Duran ne voulait à aucun prix : d'abord les Impressionnistes et encore les Pointillistes encadrés de leurs chefs de file, Seurat et Signac.

Suivirent Toulouse-Lautrec, le cynique, mais tant évocateur historien du Montmartre « fin de siècle » et de sa clientèle ; Willette qui fut son antithèse et le Montmartrois sentimental ; le douanier Rousseau qui, certes, ne pouvait prévoir les avantages que lui vaudrait de voisiner avec Fauves et Cubistes ; Steinlen — ce brave Helvétique égaré, pour le plaisir de nos yeux, dans les faubourgs parisiens — et Paul Cézanne, le Provençal d'Aix qui, pendant des années allait rester aussi méconnu que le Hollandais Des Alyscamps et Gauguin, l'exilé volontaire des Iles Marquises.

Après quoi on ne peut vraiment pas dire que les Indépendants n'étaient pas entichés d'indépendance.

Lorsqu'en 1920 et 39, des circonstances — guère en rapport avec mes rêves de jeunesse — m'obligèrent en tant que reporter artistique d'un quotidien qui avait à un moment donné presque deux millions de lecteurs, lorsque, entre 1920 et 39, dis-je, des fonctions que je n'avais certes pas recherchées, m'obligèrent à fréquenter professionnellement les Indépendants, mon sentiment sur leurs démonstrations d'esthétique affranchie, s'il n'avait pas changé, ne jouait pourtant plus : à chacun de leurs Salons, je ne pensais qu'aux deux ou trois papiers qu'à leur sujet j'avais à fournir en un minimum de temps.

La lenteur avec laquelle je produis ma prose, surtout celle élaborée sur commande, faisait de moi, en cette dizaine de jours qui précédaient l'ouverture des successifs Salons, une espèce de forçat hanté qui ne dormait plus... Je retournais et retournais voir, parmi les envois d'inconnus, mes « découvertes », extrêmement rares d'ailleurs. Dans mes énumérations inévitablement trop concises, il me fallait une collection d'adjectifs que je ne possédais pas et qui n'existaient peut-être pas et, à la recherche desquels l'aide d'un vieux dictionnaire d'« idées suggérées par les mots » (tel était le titre de ce glossaire) ne suffisait point. Je finissais quand même — mais au prix de quelle peine — et les années l'ont prouvé, par donner à chacun son dû. Il y avait un tel déchet !

Je me souviens d'une matinée, quelques jours avant certain vernissage des Indépendants.

Prêt à m'en aller déjeuner et non sans jeter quelques derniers coups d'œil chargés d'inquiétude sur les centaines de toiles qui, appuyées encore contre les parois des épis, nous tournaient le dos, j'aperçus Signac, président de la Société, sortant du petit bureau improvisé pour son secrétariat et se débattant contre son imperméable dont il n'arrivait pas à enfiler les manches.

En l'aidant je remarquai la superbe rosette de Commandeur qui ornait le vêtement fort usagé. Ayant suivi mon regard et en tapant légèrement d'un doigt sur la ronde tache rouge-sang éclairant le revers de gauche, il m'expliqua : « Ce n'est pas moi qui porte la Légion d'honneur ; ce sont les Indépendants tous ensemble ».

Quand, bien avant de faire du journalisme, au temps où les Indépendants accrochaient leurs toiles dans les serres de l'ancienne Exposition Universelle de 1900 Cours La Reine, ou en des baraquements du Champ-de-Mars, nous allions en bande au vernissage, j'avais l'impression de me rendre à un meeting. Je ne sais si c'était l'influence de Vlaminck, mais on se sentait prêt à crier : « Vive Ravachol » ou « Vive Dreyfus » ou vive autre chose ! C'était également un peu comme si on allait à l'université populaire, faubourg Saint-Antoine. Du reste nous avions nos saints et nos martyrs, comme tout rassemblement : Vincent van Gogh, Gauguin... Je m'y plaisais. On était entre copains. J'y ai vu Max Jacob vêtu

d'une cape ornée d'une croix de Malte en soie blanche. Rien n'y remémorait les pédants vernissages du Salon des Champs-Elysées ou de sa petite sœur, la « Nationale ». La popularisante hospitalité qui régnait dans cet éclairage d'aquarium des deux serres, rendait l'ensemble rien moins qu'exclusif. S'il y avait des coins où dominaient l'imprévu, le talent, des dizaines d'alvéoles ne présentaient d'autre intérêt que, de loin en loin, l'astucieuse habileté de deux ou trois faux « Artistes Français », spécialistes du nu... ou les outrances chromatiques de quelque coloriste désirant exprimer surtout ses convictions politiques par des rouges brique et corail d'une ardeur prodomique.

La franchise et une saine verdeur nous arrivaient par bouffées. On respirait un air de liberté, de cette liberté toute frondeuse dont le jeune Français d'alors était si friand et dont il aimait combler l'étranger qui venait chez lui chercher le salut. Seul Matisse y jouait au professeur. Les nullités de bonne foi semblaient les frères-lais des peintres dont on parlait.

C'était l'époque où cela ne coûtait rien pour visiter le Louvre. On y entrait comme on entre à l'église. Et les midinettes, après leur repas froid sur un banc des Tuileries, montaient à la Grande Galerie pour voir comment étaient coiffées les dames d'autrefois.

Un beau jour — si l'on peut dire — les Indépendants furent déclarés d'« Utilité Publique ». Certains reçurent un ruban. Et ils déménagèrent au Grand Palais. Et les musées devinrent payants (1). « Paie-t-on pour entrer chez soi ? » se demandaient les gens aux moyens limités qui se souvenaient d'avoir appris à l'école que les trésors nationaux appartenaient à tous les Français. « Qu'on fasse payer les étrangers ! » dirent-ils avec raison.

Les peintres « indépendants » qui s'étaient fait un nom après avoir, aux temps de la bataille, fraternisé avec les moujiks, déménagèrent pour aller se fixer au Salon

(1) Je crois bien que la première et seule fois qu'au 19e siècle et aux guichets du Louvre on paya l'entrée, ce fut à l'occasion de l'exposition, en 1800 (l'an VIII) des *Sabines* de David. Ce précédent provoqua un mécontentement général, tant dans le public que de la part des confrères du peintre et de leurs élèves.

d'Automne où il y avait bien un jury, mais pas pour eux. C'était justice.

Et le Salon de l'*Automne* allait vivre de la gloire des *Indépendants*.

Et aujourd'hui, aux Indépendants, les derniers arrivés disent qu'il n'y a pas de jury, bien sûr, mais comme me le répétait encore dernièrement Desnos, qui au temps de Louis XI, aurait été, en sa Touraine natale, un fameux peintre d'enseignes : « Il n'y a pas de jury, mais il y a un comité de placement, c'est du pareil au même ».

C'était pour combattre cette injustice que Maximilien Luce, un des hommes le plus intègre que j'aie connus, voulut à tout prix du classement alphabétique. Le diable veillait. Et, dans son compte-rendu sur le premier Salon des Indépendants ainsi organisé, un jeune gazetier écrivit que c'était « comme si, dans un de nos Grands Magasins, on vendait au même rayon les asperges et les aspirateurs... »

Bien qu'imposant automatiquement une sorte de neutralité aux placeurs, l'ordre alphabétique (dont on avait déjà essayé dans le Salon officiel, 80 ans auparavant) arrive aussi aisément que l'arbitraire dans l'accrochage, à démolir ou à rendre invisible le meilleur tableau. Dans les Salons les envois criards tuent les voisins, et l'humilité n'est récompensée qu'au ciel. L'habileté du médiocre flatte l'œil incapable de discernement. N'oublions tout de même pas que neuf dixièmes des paysages achetés dans les Salons évoquent les sites qui, à l'acquéreur, rappellent des choses qui n'ont aucun rapport avec l'inspiration du peintre, comme un voyage de noces ou une excursion du temps où on était boy-scout. Je n'y vois d'ailleurs aucun inconvénient.

Mais la date de 1884 est à retenir. C'est celle de la renaissance du marché à la peinture des débutants. Du premier Salon des Indépendants part l'excessive popularité acquise présentement par le métier du peintre. De rare, de précieuse, d'exceptionnelle, la peinture devient une occupation d'agrément au même titre que la boxe ou la politique. On l'arrache au génie et même à la consciencieuse artisannerie. Elle devient l'affaire des malins et des débrouillards, le passe-temps de désœuvrés du

sexe mesculin (qui autrefois auraient fait le dandy aux Boulevards) et de l'autre sexe qui aurait passé ses loisirs en faisant l'amour ou de la broderie.

Les « Primitifs du XX° siècle » poussent comme le chiendent... Le pinceau est entré dans nos mœurs comme jadis la poule au pot du dimanche ou le ragoût de mouton en semaine. Il n'y a plus ni l'une ni l'autre ; mais il y a la peinture pour toutes les bourses et pour tous les goûts. Le tableau fait partie pour de bon d'un minimum d'ameublement, comme la machine à coudre et la T.S.F., deux articles qui, eux aussi et il n'y a pas si longtemps, connurent le succès de ces nouveautés que, soudain, imposent les conditions particulières de certains moments historiques.

Dans la presque totalité de nos intérieurs — pas dans le mien — parmi les dizaines d'objets de toutes dimensions et à tout usage, fabriqués en série, il ne restera bientôt d'autre témoignage du travail manuel que le petit tableau, vivant, vibrant au-dessus du buffet, le petit tableau de quatre sous, comme disaient nos grand'mères, révélé par quelque Salon sans jury.

Et de ce témoignage d'un labeur pensé gratuitement, souvent d'une gentille poésie, l'homme a besoin, afin de se souvenir de sa dignité. Ce sont le cheval et le chemineau qui entretiennent la tradition des chemins et des routes, qui en déploient la longueur et la variété. Non pas la bicyclette, la moto ou l'auto, le camion ou le tracteur à gas-oil.

Je reviens de la campagne : les piétons, les passants, avec lesquels on échangeait un fraternel salut ont disparu. J'ai souvent fait des kilomètres avant de rencontrer un être humain avançant, comme moi, sur ses deux pieds. Et je me souviens d'un des meilleurs instants de mes vacances : deux fillettes se tenant sagement par la main et me disant bonjour sous les platanes d'entre Lagnes et L'Isle-sur-la-Sorgue, en Vaucluse.

Le Salon des Indépendants a éveillé une curiosité pour la peinture dans un public complètement en dehors des petits milieux des artisans, des gros commerçants, des intellectuels et des gens fortunés qui, par la force des choses, s'y intéresaient depuis longtemps. J'ai

souvent pensé — et à tort, puisqu'il faut bien constater leur succès — que le moyen le plus sûr de dégoûter de la peinture le grand public, c'était de l'en rassasier, c'étaient ces Salons, presque sans interruption se succédant d'un bout de l'année à l'autre. Pour ne pas parler des *Artistes Français* — dont il n'y a plus beaucoup à dire — ni des véritables bazars de tableaux effroyablement médiocres, vulgaires et sans trace d'originalité (qui, dans leur sillage, traînent une littérature de réclame où les ratés de la palette bavent sur tous ceux qu'ils jalousent), les Salons d'Automne, des Tuileries, etc... avec leurs milliers d'envois, ont poussé sur la graine semée par les Indépendants. Il y règne une indépendance de secte religieuse qui vous reçoit à bras ouverts à la condition d'être de leur avis et de ne pas choquer le prédicateur. C'est aussi une question de finances, car l'installation d'une exposition entraîne des frais considérables. Leur avenir dans ce sens dépend d'éléments complètement étrangers aux convictions esthétiques, ce qui pourrait les faire disparaître dans un laps de temps difficile à prévoir, mais que les événements pourront précipiter.

Que de fois, en sortant du Grand Palais ou d'autres locaux servant à héberger temporairement les produits de nos milliers de coloristes vivants, j'ai pensé que si tout ce que je venais de voir devait flamber le lendemain, le monde n'aurait perdu que fort peu de chose. Le fait qu'actuellement ces ensembles se trouvent délaissés par la majorité des artistes de mon âge qui, avant le premier conflit mondial y connurent une sorte de vogue anticipée — est-ce ingratitude de leur part ? — n'empêche point les foules d'accourir.

Certes, il y a ingratitude, au moins vis-à-vis des *Indépendants*. Sauf pour ce qui est de Picasso qui, planant sur l'inquiète pensée contemporaine, ne faisait rien comme ses confrères et n'exposa qu'une seule fois en un Salon (et celui-ci organisé plutôt pour fêter les « résistants » des milieux artistiques pendant l'occupation, que l'effort, pendant ce même laps de temps, des peintres et des sculpteurs qui, de reste un grande majorité n'avaient cessé d'exposer), donc à l'exception de Picasso (qui sut soigner son isolement comme une plante de serre et

trier sur le volet ses jardiniers), toute la peinture qui compte, née entre 1900 et 1914, doit au Salon sans jury et à la publicité soignée et choisie qu'elle provoqua, le départ de son prompt et universel succès.

Une après-midi printanière, d'il y a quelque cinquante ans, Guillaume Apollinaire fit, aux Indépendants, une conférence : on y disait de nos poèmes. C'était une nouveauté par rapport à tout ce qui avait existé antérieurement dans les Salons — avec ou sans comité d'admission — Le meeting et l'université populaire étaient dépassés ; le poète serrant la main au peintre et au sculpteur : quel monument ! Mais comme tout monument, c'était trop beau.

Pareille aux époques qui s'exagèrent invariablement la valeur des hommes et des événements auxquels elles attribuent leur grandeur, la Société des Indépendants s'exagéra la mesure de sa mission. Elle accepta l'exercice d'une autorité quand son seul moyen de durer était de ne pas en avoir ; une autorité à laquelle bientôt les pauvres « prix de Rome » (restés sans clientèle depuis la vogue de l'Impressionnisme) allaient, d'abord discrètement, rendre hommage, en sollicitant de petits coins de cimaise, pas trop dispersés dans la foule des inconnus.

Je conserve avec joie une lettre dans laquelle un exposant des Indépendants me reproche d'avoir, au cours d'un article qui venait de paraître, signalé son envoi comme étant d'un ancien pensionnaire de la Villa Médicis : « renseignement, conclut le lauréat des Beaux-Arts, qui n'a rien à voir avec mes qualités de peintre et pourrait me nuire auprès d'éventuels acheteurs ».

Ne semble-t-il pas qu'aux inventions les plus heureuses des hommes, les événements se chargent d'enlever ce qu'elles possèdent de noble et de pur ?

J. VANDERPYL.

Pierre HOFSTETTER.

MEURTRES A L'O.N.U.

Après une longue et laborieuse enquête qui a pris plus d'une année et quatre mois, le Comité de sécurité intérieure du Sénat américain, présidé par Thomas Dodd, démocrate du Massachusetts, a publié le 9 octobre passé ses conclusions au sujet de la dramatique et mystérieuse affaire Povl Bang-Jensen. On lit dans son rapport : « Il y a trop de solides arguments contre l'hypothèse du suicide, trop de questions qui n'ont pas reçu de réponses, trop de raisons sérieuses pour ne pas suspecter la possibilité d'une implication soviétique ». Termes pudiques et voilés pour faire comprendre que Bang-Jensen fut liquidé, *sur sol américain*, par des tueurs du M.V.D. Le rapport ajoute, toutefois : « Les renseignements dont nous disposons jusqu'ici ne permettent pas d'affirmer clairement s'il s'est agi d'un meurtre ou d'un suicide », mais il poursuit en précisant que si Bang-Jensen ne s'est pas volontairement donné la mort, « l'usage de la technique du suicide simulé démontrerait bien que l'appareil terroriste des Soviets est l'auteur du crime ». Puis le document publié par le Comité du Sénat rappelle opportunément que Povl Bang-Jensen, à maintes reprises, offrit des informations de grande valeur sur les infiltrations communistes au sein de l'O.N.U. et des services d'espionnage américain tant au président Eisenhower qu'à Allen Dulles, alors chef de la « Central Information Agency », mais que ni l'un ni l'autre ne voulut jamais l'écouter.

Le 7 janvier 1957, juste deux mois après que les blindés de Khrouchtchev aient écrasé le soulèvement populaire magyar, l'Assemblée générale de l'O.N.U. votait la constitution d'un « comité spécial pour le problème de la Hongrie ». Povl Bang-Jensen, un Danois, fonctionnaire de l'O.N.U. depuis 1947, bien connu pour ses sentiments internationalistes, fut nommé député-secrétaire du groupe, lequel comprenait les représentants de cinq

nations membres : Australie, Ceylan, Tunisie, Danemark et Uruguay. L'Australien Keith C.O. Shann était nommé rapporteur du comité et le Britannique William Jordan secrétaire et officier de liaison entre le secrétariat de l'O.N.U., auquel parvenaient de nombreux rapports sur la Hongrie, et le comité lui-même. Un premier incident révélateur éclata durant l'été qui suivit : le Cingalais Dhanapala Samarasekara fut accusé d'avoir fourni à l'U.R.S.S. des informations secrètes sur le travail du comité. Mais il ne fut guère inquiété...

Povl Bang-Jensen, à la tête du groupe, eut notamment pour tâche d'interroger des réfugiés de la malheureuse Hongrie. Il en interrogea cent onze, dont quatre-vingt-un demandèrent expressément que leurs noms soient tenus secrets. Parmi eux se trouvaient, notamment, deux anciens membres du parti communiste hongrois qui n'acceptèrent de collaborer avec le comité qu'à la condition que Dag Hammarskjoeld lui-même ignorerait leur identité. Début février 1957, Bang-Jensen fut informé verbalement par le Yougoslave Protitch, sous-secrétaire pour les affaires politiques et de sécurité, qu'Hammarskjoeld avait consenti à ce que lui, Bang-Jensen, serait le seul à connaître les noms des réfugiés magyars. A mesure cependant que le Danois se livrait à son travail d'enquête, il constata la présence, dans les documents, rapports et dépositions qu'on lui soumettait, d'un nombre invraisemblable d'omissions, ratures et altérations manifestes des faits. Povl Bang-Jensen était formel : en haut lieu, on cherchait à saboter le travail de son comité de telle sorte que, quand ledit comité présenterait son rapport, ce document grouillerait de telles erreurs de faits et de dates qu'on ne lui accorderait plus aucun crédit.

Quoi qu'il en soit, Povl Bang-Jensen soumit, le 31 mai 1957, un résumé de ses recherches et de son enquête à son compatriote Alsing Andersen, président du comité, qu'il fit suivre, le 4 juin, d'un memorandum à Hammarskjoeld. Ce dernier en accusa réception par une note manuscrite, dans laquelle il suggérait par ailleurs une très prochaine rencontre. Celle-ci ne se produisit jamais. Bang-Jensen fit d'autre part état des « irrégularités » qu'il avait relevées dans le cours de son enquête, et il qualifia l'officier de liaison, le Britannique William Jordan, d' « obstructionniste ». Le comité spécial pour la Hongrie adopta son rapport, irréfutable et bien documenté. Cependant, le 16 août suivant, rentrant d'un séjour au Danemark, Bang-Jensen ne put pas prendre connaissance des fiches du comité : l' « obstructionniste » Jordan lui en bloqua l'accès ; dix jours plus tard, le Danois était relevé de ses fonctions de député-secrétaire du co-

mité pour la Hongrie, sans explication. Puis, le 9 octobre, le Yougoslave Protitch, le même qui lui avait assuré huit mois plus tôt que les noms des réfugiés hongrois demeureraient secrets, demanda formellement à Bang-Jensen la liste des témoins. Bang-Jensen, homme loyal et intègre, refusa et, le 4 décembre 1957, il fut suspendu de ses fonctions. Il fut reconduit à la porte du bâtiment new-yorkais de l'O.N.U., entre deux gardes, comme un malandrin qui se serait introduit au cœur de la sacro-sainte institution sans autorisation officielle ni faveur particulière.

■

Ensuite se passèrent les faits suivants : au cours d'une grand-guignolesque opération sur le toit du gratte-ciel onusien, la liste des noms des témoins magyars fut finalement brûlée en présence de Dag Hammarskjoeld. Cela se passa le 24 janvier 1958. Le 4 décembre 1957, le même Hammarskjoeld avait chargé un avocat d'extrême-gauche, Ernest Gross, qui servit sous Dean Acheson, d'enquêter sur le « cas » Bang-Jensen. A peu près en même temps commença une vaste campagne de calomnies, de caractère typiquement juif et communiste : « Ce Bang-Jensen est un malade... un fanatique maccarthyiste... Il boit, tout le monde le sait... Il a des instincts homosexuels... ». Bang-Jensen dut comparaître devant Gross et son comité d'enquête, qui le trouvèrent, naturellement, « coupable de désobéissance » à Hammarskjoeld. Le 3 juillet 1958, le Danois fut officiellement démis de ses fonctions. Protestant contre cette décision le privant brusquement de toutes ressources, il fit appel au Tribunal administratif de l'O.N.U. Cette cour pseudo-juridique, présidée par une certaine Suzanne Bastid, l'empêcha de s'expliquer et ne fit que ratifier la décision prise par Hammarskjoeld et sa bande.

Puis la tragédie éclata. Le 26 novembre 1959, dans un parc de Queens, à New-York, était découvert le cadavre du malheureux Povl Bang-Jensen. La police conclut au suicide, parce que le Danois tenait un revolver dans sa main droite. Mais l'enquête ne fut certainement pas menée sérieusement puisque les habitants d'une villa voisine, *qui entendirent des coups de feu*, ne furent même pas interrogés par les détectives. La vérité est que, dès le début, on chercha à étouffer toute l'affaire. Un reporter du journal de gauche « New-York Post » avoua ingénuement : « Nous avons dû arrêter de parler de l'affaire Bang-Jensen, cela risquait de donner à l'O.N.U. une mauvaise publicité ». Pourtant, de nombreux points troublants demeurent : l'espace de 72 heures qui s'écoula entre la disparition de Bang-Jensen et la découverte de son cadavre n'a pas été expliqué ; le F.B.I. a été d'une mollesse étonnante ; le silence des milieux officiels américains fut

déconcertant ; et non moins déconcertant a été la fin de non-recevoir opposée par Eisenhower et Allen Dulles aux demandes d'entrevue présentées par Bang-Jensen.

En réalité, la mort du Danois a servi l'O.N.U., les Soviets et le gouvernement Eisenhower tout à la fois. Povl Bang-Jensen, lors de son enquête sur la Hongrie, découvrit la vérité sur l'O.N.U. en qui il avait placé sa foi ; il apprit beaucoup de choses et, notamment, se rendit compte que cette organisation sert essentiellement Wall Street et le Kremlin. Par conséquent, Dag Hammarskjoeld avait tout intérêt à s'en débarrasser : vivant, Bang-Jensen demeurait un témoin gênant. Les Soviets, qui utilisent l'O.N.U. pour abattre l'Occident, avaient autant, sinon plus encore, intérêt à liquider Bang-Jensen, dont le rapport sur la Hongrie était une condamnation impitoyable de leur régime. Quant à Eisenhower, pourquoi se serait-il soucié de cet homme ? Ses révélations allaient, en définitive, le gêner : elles allaient montrer que les communistes restaient installés dans son administration comme ils le furent dans celles de Truman et Roosevelt. Au surplus, Eisenhower, l'élu des Rockefeller et de Baruch, fut durant ses huit ans à la Maison-Blanche un Onusien conscient et fidèle.

Si le Comité de sécurité intérieure du Sénat n'a pu définitivement conclure à l'assassinat, c'est que, justement, les preuves manquent : la mort de Povl Bang-Jensen fut remarquablement camouflée en suicide. « N'importe quel imbécile peut commettre un meurtre, a dit Whittaker Chambers, mais il faut un talent d'artiste pour masquer un meurtre en suicide ». Il est donc pratiquement acquis que le Danois a été liquidé par des tueurs du M.V.D. Ce ne serait, d'ailleurs, pas la première fois qu'une telle chose se serait produite aux Etats-Unis. En 1941, dans un petit hôtel situé tout près du Capitole de Washington, on découvrait le cadavre du général Krivitsky, qui avait trouvé asile aux Etats-Unis après avoir fui l'U.R.S.S. où il servait en qualité de directeur du service d'espionnage communiste pour l'Europe occidentale. Il savait beaucoup de choses. C'était un homme marqué. La police conclut à un « suicide » — pour des raisons diplomatiques — alors qu'il s'agissait bel et bien d'un crime. Comme Krivitsky, Bang-Jensen fut assassiné parce qu'il en savait trop. Les Yogi prétendent que de vastes connaissances assurent à l'homme une force que rien d'autre ne peut égaler, mais à notre époque dominée par la scandaleuse « morale » des Onusiens et des tueurs du M.V.D., les gens curieux, trop curieux des dessous de la tragédie qui se déroule sous nos yeux, sont en perpétuel danger.

Pierre HOFSTETTER.

F. d'ORCIVAL

DES DECOMBRES AU NATIONALISME

Rien ne prête objectivement et dans l'optique démocratique des faits, à devenir aujourd'hui nationaliste. Et pourtant, confirmant ainsi la dialectique que nous nous sommes faite, des milliers de jeunes Français refusant les mythes du démocratisme et du servage communiste, rejoignent les rangs nationalistes. Malgré les gens que l'on arrête, malgré ceux que l'on condamne, malgré les carrières brisées, malgré les coups reçus. Il y a un courant qui s'est créé, qu'on le veuille ou non. Un courant qui compte. Ces garçons de vingt ans qui viennent de tous les horizons sociaux, de tous les milieux, se retrouvent dans une même grande équipe, dans le même esprit communautaire pour rendre à la France sa grandeur, à la Nation sa mission historique, au peuple son bonheur, à l'Armée son Honneur, à la jeunesse son idéal.

Il y a eu ces toutes dernières années une prise de conscience politique de la part des jeunes générations directement orientées vers la mission révolutionnaire qui leur incombe. Nous sommes de ceux-là ; et ce que nous avons compris, ce que nous avons tenté de réaliser, ce qui nous a donné l'adhésion de plusieurs milliers d'étudiants de France, nous allons l'écrire, très librement.

Nous ne sommes pas assez prétentieux pour avoir la conviction d'être les premiers et les seuls à réagir ainsi mais, justement parce que nous ne sommes pas les seuls, il est bon d'exprimer la pensée de cette jeunesse qui en a assez des « Décombres » ! C'est comme cela que l'on forme une opinion et peu à peu une grande idée.

Mon père était place de la Concorde le 6 Février 1934 et il a été assommé. Chaque matin il attendait l' « Action Française » avec impatience. Le père d'un Ami proche était, lui, président d'un tribunal révolutionnaire rouge en Hongrie. Il n'empêche que nous nous entendons fort bien pour condamner le marxis-

me et le communisme. Foncièrement d'accord aussi pour condamner ceux qui pouvaient tout réussir et qui n'ont rien risqué.

Quel intérêt y a-t-il que l' « Action Française », l'A.F., existe depuis cinquante ans alors qu'elle n'a jamais su déboucher ? La force du marxisme, c'est essentiellement Lénine qui en a fait une puissance politique. En 34, tous les rouages de l'Etat étaient pénétrés par des éléments maurrassiens, il y avait un quotidien nationaliste, des centaines de milliers d'adhérents au mouvement, et, au Quartier Latin, quinze mille étudiants monarchistes faisaient la loi...

Le 6 Février 1934, au dernier métro, les manifestants bouillants et mangeant de la « gueuse » à cœur-que-veux-tu, sont rentrés chez eux et ils ont ramené le vieux « Gastounet » de Tournefeuille. On ne dit pas que l'on ait fait mieux depuis mais cela est ainsi. Ils avaient tout pour gagner et ils n'ont rien fait. L'A.F. distancée, il en fut de même pour La Rocque, Déat, Doriot, de tous leurs partis, rassemblements et mouvements... Pour la Révolution, il fallait attendre. Coups de gueule et coups de crayon. Ces gens-là n'ont pas su saisir l'occasion, jouer leurs cartes, prendre des risques : ils ont cédé à toutes les impostures. Autant celles du Front populaire, que celles de Vichy qui n'a pas non plus été capable d'accomplir ce changement radical dans les idées, les conceptions, les mœurs, ce qui aurait singulièrement évité les avatars que nous savons.

A tous ces « chefs » il manquait l'esprit de continuité, la préoccupation de la succession. Le jour où Untel a disparu, le Parti a sombré avec lui. Le malheur est là, hors du manque total de décisions révolutionnaires. « Un seul être vous manque et tout est dépeuplé »...

Qu'est devenue l'A.F. aujourd'hui ? Maurras, si préoccupé de la continuité de l'Etat et de la France, ce qui l'avait fait opter pour la construction monarchique, n'a jamais su assurer sa succession à lui. Cela a tout perdu. Au Quartier Latin, les étudiants d'A.F. se comptent et se cherchent, encore suivent-ils bien souvent les mots d'ordre donnés par les plus combattifs. Le phénomène de ce manque d'héritier politique n'est pas spécifique à notre pays puisque José-Antonio disparu, la Phalange espagnole s'est trouvée bien dépourvue et désemparée...

L'A.F. c'est un peu, pour nous qui n'avons pas connu sa grande époque, un temple dévasté. C'est en quelque sorte ce local que j'avais vu avec quelques Amis. Piqué dans un coin, un drapeau tricolore dont les couleurs se confondaient, présentait mal l'ensemble. Des papiers jaunis reproduisant de vieux slogans sans force et sans vigueur couvraient des pans de murs ; des rayons de vieux bouquins des avant-guerres encombraient la pièce. Quelques chaises en plus ou moins bon état, deux tables, constituaient le mobilier. Des journaux poussiéreux, un portrait couvert de toiles d'araignée représentait le vieux Maréchal, un autre du comte de Paris, plus récent, semblait sortir d'un quel-

conque « Paris-match ». Le tout dans une atmosphère de poussière et de tabac. Une vieille dame portant des lunettes du début du siècle et un chapeau à fleur lisait une revue, à côté, un « camelot » rougeaud, exhalant une odeur de vinasse. Dans tout ce fatras quelques garçons, sous la direction d'un responsable mâchonnant une cigarette, discutaient de savoir si les faits relevaient du subjectivisme ou de l'objectivisme dans divers cas. « Par exemple, Sainte Jeanne d'Arc, peut-elle être considérée comme un phénomène objectif ou non ?... ».

Cependant, en Algérie, d'autres jeunes gens se faisaient descendre pour rien. Mais dans la capitale, on trouve encore des papillons qui formulent le slogan ahurissant : « le communisme, niet ! mais le Roi, oui ! » quand on sait que le comte de Paris, tout aristocrate de haut rang qu'il soit, n'en est pas moins un fervent démocrate radical, soutien direct du gaullisme et du F.L.N.

On parle beaucoup de l'A.F., parce que cette école a marqué son temps, qui n'est plus le nôtre, mais son chef, Charles Maurras, est un des auteurs les plus importants des doctrines nationalistes. On pourrait également dire mille choses aussi de tous ceux qui préfèrent vivre de leur « opposition » plutôt que de s'obliger à gagner avec d'autres la clandestinité. On pense à des députés, fiers de leurs coupe-file, de leurs interviews et de leurs erreurs de jugement qui relèvent toujours des plus astucieuses combinaisons politiques. Nous avons aussi tous les « nationaux » qui ont voté « OUI » en 1958 avec toutes les raisons de voter « NON » ; on se souvient de tous les modérateurs, de tous ces « penseurs » et « doctrinaires » si préoccupés de retenir l'ardeur des jeunes militants ; on pense aussi à tous ceux qui traitèrent d'imbéciles ceux qui avaient raison parce qu'ils avaient raison trop tôt à leur gré... On n'en finirait pas.

Je me souviens encore de cette histoire qu'un de mes camarades m'avait racontée après avoir tenté d'organiser un « comité pour l'Algérie française » dans une faculté de Paris. La première réunion dudit comité fut entièrement consacrée, en Décembre 1959, à l'acception du terme « comité d'action » au lieu de « comité de vigilance » que certains « nationaux » réclamaient. Ceci, parce que c'est en quelque sorte par de telles réunions d'information que nous avons pris contact avec les étudiants nationaux parisiens, et aussi bien, c'est comme cela que nous avons découvert ce que cela cachait, le terme de « nationaux ».

Les « nationaux », cela représente une sorte de clan composé de tous les « politiques » qui ont un poste de responsabilité dans n'importe quel mouvement qualifié, soit de « droite », soit de « bien-pensant » et l'éventail va de la Restauration nationale, l'ex-A.F., jusqu'aux J.I.P., les jeunesses indépendantes de Paris, en passant par les deux étudiants de la Démocratie chrétienne, les jeunes Fédéralistes qui sont encore plusieurs parce

qu'il y a ceux de la rue Auber, ceux du Mouvement fédéraliste européen, ceux de « XXe Siècle » et ceux de « L'Européen »... Finalement, les réunions de « nationaux » groupent toujours au moins quinze personnes représentant différemment dix ou trente groupements politiques.

On discute beaucoup. On boit beaucoup. Cela se passe toujours dans un bistrot quelconque où le garçon est un indicateur. Mais chacun fait de son mieux pour être « bien » avec le garçon, justement parce qu'il est en rapport avec la police. On lui raconte les plus grands bobards sans se douter qu'il est encore là, omniprésent, lors des décisions qui sont prises pour l'organisation des manifestations. Les « nationaux » ont toujours un pied chez le commissaire du Ve arrondissement, et un autre dans le cabinet d'un parlementaire modéré, comme un « en-cas ».

On se « tire dans les pattes », on se « coupe l'herbe sous le pied », on se dénonce, on s'exclue, on se traite de salopard, d'indicateur. On monte des histoires sordides. Tout cela n'est pas bien joli mais quelquefois aussi, pour oublier, tout le monde est d'accord pour une bonne bagarre à la Fac' de Droit ou à La Sorbonne. On lance un journal sensationnel qui ne paraît qu'une fois, un parti qui dure quinze jours, on récolte pour une opération de propagande une petite somme d'argent qui s'envole vite sans qu'on en ait vu la couleur. C'est véritablement infini. Mais cela tient beaucoup au caractère étudiant qui veut que l'on traite tout à la légère et que tout soit du genre « paillard », d'autant que les forts, les puissants responsables politiques, les « casseurs » sont en général des étudiants dont la situation est quelque peu prolongée.

Cela ne faisait pas sérieux du tout et nous étions pas mal à le penser. A tous ces étudiants « nationaux » enfermés dans un anti-communisme puéril et dans de faux dilemnes politiques tels que la droite et la gauche, ou bien Algérie française parce que c'est contre les communistes, ou encore soutenons les socialistes S F.I.O. car ils sont contre le P.C., à tous ces étudiants il manquait assurément un corps de doctrine et une ligne politique. Cela nous manquait donc aussi. Nous sentions que nous avions besoin d'autre chose que d'un salut fasciste esquissé à la Faculté de Droit, d'une vieille doctrine sans rapport avec l'évènement et les nouveaux problèmes. Il fallait véritablement rompre avec cet arsenal de vieilles formules, d'inepties, avec ces échafaudages de slogans vétustes, ces méthodes infantiles qui faisaient de nous la risée des étudiants communistes.

Ce travail de création d'un nationalisme neuf qui reprenait tout à la fois Barrès, Maurras et Carrel, mais encore les auteurs nationalistes européens, adaptant des solutions nouvelles aux problèmes nouveaux, le seul mouvement à l'avoir fait, c'est bien « Jeune Nation ». C'est pour cela qu'on les a accusé d'être des sectaires, des excités, des fanatiques, des têtes brûlées, ou de

braves petits gars à l'affût d'une bagarre de rue. « Jeune Nation » faisait entendre la note qui tranchait dans le concert des bêtises et des fautes politiques, et comme c'est vers « Jeune Nation » que la masse militante allait se tourner, on a tout tenté pour l'empêcher. Il ne s'agit pas de faire l'apologie de « Jeune Nation » : ils n'ont sûrement pas besoin d'être défendus. Mais parce que Pierre Sidos fut le premier à dénoncer le nouveau régime, dès Juillet 1958, ses bonzes et ses tares, parce que les textes de « Jeune Nation » étaient un an ou deux en avance sur ceux publiés par les nationaux, parce qu'ils étaient les premiers et les seuls à appeler en Avril 1959 Charlotte Corday, à parler des imposteurs, ils furent aussi les premiers et les seuls à être dissous dès Février 1959 et à être perquisitionnés, emprisonnés.

∴

« Jeune Nation », le Parti Nationaliste dissous, rendus à la clandestinité, le travail doctrinal effectué pouvait être repris dans une certaine mesure mais l'atmosphère et le caractère spécifiques à l'état d'étudiant ne permettaient absolument pas une poursuite ou une reprise du combat nationaliste dans des conditions telles sur le plan légal.

C'est ainsi qu'au dernier trimestre de l'année universitaire 1960, avec une vingtaine d'étudiants parisiens venus de divers horizons nationalistes, nous avons décidé de faire jaillir à nouveau, par nous-mêmes, ce qui n'avait jamais été fait par les nationaux, à savoir l'offensive purement nationaliste en milieu étudiant. Les risques étaient grands autant que les responsabilités. Mais nous étions jeunes, animés du désir d'aboutir et de tenter la gageure : partir seuls, sans moyens, sans soutiens, avec le seul souci de répandre un nationalisme neuf dans les milieux universitaires, et de se battre vraiment sur tous les terrains Le domaine syndical était très important car, là aussi, tout était à défricher : les « majos » de droite avaient laissé depuis qu'ils étaient devenus minoritaires au sein des associations étudiantes, les corporations, un beau désordre. La droite, le parti de l'Ordre !

Après deux mois de gestation, quelques dizaines d'étudiants de Paris lancèrent donc le 1er Mai 1960 la Fédération des Etudiants Nationalistes. Nous avions tenu au qualificatif de « nationaliste », car il était devenu notre raison d'être et aussi une telle fédération avait déjà existé en 1957. Une Fédération des Etudiants nationaux avait, en effet, été créée à cette époque et sa durée fut limitée à trois semaines, un mois. Nous ne voulions pas supporter de tels antécédents.

Une campagne de graffitis reproduisant les initiales «F.E.N.», quelques tracts ronéotypés et des communiqués envoyés à la presse : ce fut tout. Nous avions dix mille francs. « Rivarol », « Le Charivari », « Défense de l'Occident », bien sûr, parlèrent de cette création ainsi que « C'est-à-dire », quelques quotidiens

que nous étions allés voir, « Le Figaro » et le « Monde ». Le texte de ce communiqué était long mais il avait été rédigé avec la préoccupation majeure de dire quelque chose de neuf qui romprait avec le passé. Il y avait décidément bien assez de décombres, les « Décombres » c'était maintenant à nous de les écrire.

Le travail était alors bien commencé mais les termes d'un tract, ou d'un simple communiqué ne sont jamais suffisants pour fixer des idées et l'embryon d'un corps de doctrine. Quelques-uns d'entre nous se sont donc réunis pour étudier en équipe les auteurs nationalistes français et européens. De là nous avons posé les jalons d'une sorte de néo-nationalisme français. Un Ami se chargea d'écrire un texte : celui-ci fut repris, corrigé. On ajouta des chapitres, des mentions particulières et chaque fois le texte fut relu et revu. Finalement, avec l'extrême complaisance du directeur de « Rivarol », nous eûmes la possibilité de faire imprimer notre texte et de lui assurer ainsi une ample diffusion.

Notre manifeste se voulait être en quelque sorte une réponse à point nommé à la Lettre à un soldat de la Classe Soixante de Robert Brasillach. Bien que notre aîné, Robert Brasillach semblait notre ami, notre chef spirituel. Quinze ans après, l'image de ce Six Février 1945 qui faisait de lui un martyr, cette image-là nous frappait profondément. On y voyait clairement l'assassinat d'une belle jeunesse, fière d'elle-même, fière de son combat, par ce gang de démocrates honteux et grossiers. Robert Brasillach, le poète nationaliste, était celui qui avait compris le phénomène de jeunesse dans la révolution nationaliste du XX• siècle, il était celui qui avait le mieux dégagé et exprimé « la magnifique vertu d'insolence » de la jeunesse. Nous citions Brasillach à l'en-tête du « Manifeste de la Classe Soixante » : « Dans un temps qui est un temps d'acceptation générale et de soumission, Jeanne nous propose avec ce sourire, la magnifique vertu d'insolence. Une jeune insolence, une insolence de jeune sainte. Il n'est pas de vertu dont nous ayons plus besoin aujourd'hui... ».

∴

Le « Manifeste de la Classe 60 » était présenté par quelques lignes qui définissaient notre pensée et notre ligne de conduite : « Conscients de notre responsabilité de futurs cadres de la nation, nous entendons mener une action profonde à l'opposé d'un activisme stérile. Nous nous fixons pour but, au travers de l'action que nous mènerons sur le plan étudiant, de participer à la reconstruction de la France et de l'Europe de demain. C'est pourquoi nous consacrons ces lignes à l'exposé des bases essentielles de la doctrine à laquelle nous nous référons et dont la définition est indispensable à l'orientation sérieuse de nos entreprises. Dans la deuxième partie de ce texte nous tirerons les leçons des échecs successifs des formations étudiantes nationa-

les tant politiques que syndicales afin de définir ce que doivent être le syndicalisme corporatif et l'action des étudiants nationalistes. »

Les premiers paragraphes du « Manifeste de la Classe 60 » étaient consacrés à un certain nombre de constatations à propos des démocraties, du marxisme, du « fait national ».

« Il est impossible au Français lucide de ne pas évoquer l'avenir avec appréhension. L'inadaptation politique, technique et sociale de la France est flagrante (...). A l'origine de cette déchéance, il faut placer les institutions et les hommes qui assument la direction de la France et qui ont pour mission de lui façonner un visage (...). Nous nous refusons en particulier à apporter quelque crédit à l'expérience de la Ve république qui n'est novatrice que dans les affirmations publicitaires. »

« Qui ne regarde avec un sourire sceptique, moqueur ou amer, la devise de nos frontons : « Liberté, Egalité, Fraternité »

« Comment les démocraties pourraient-elles se défendre puisqu'elles sont incapables des sacrifices que réclame la lutte pour la vie et qu'elles sont fascinées par la formidable mystification publicitaire du « sens de l'histoire » qui les met dans l'état d'un volatile tremblant que le reptile marxiste se prépare à avaler. »

Nous terminions cette introduction par la plus importante remarque :

« Or, la brutale réalité a montré que les seules parties du monde où l'idéologie marxiste soit tenue en échec sont les nations d'Europe que la victoire communiste de 1945 avait fait tomber sous le joug soviétique.

« Cette résistance au marxisme n'est pas le fait des générations antérieures mais de la jeunesse prise en mains totalitairement dès le plus jeune âge par le communisme, et que les nouveaux maîtres ont cherché à s'attacher en lui procurant maints avantages matériels. Cette révolte n'est explicable que par un refus profond du matérialisme marxiste et de son univers concentrationnaire, et par un retour aux valeurs héréditaires et naturelles de la Patrie et de la Nation qu'on ne lui avait pourtant pas enseignées.

« Ayant fait la démonstration qu'en Europe le marxisme était mis en échec par le « *fait national* », les insurrections de Hongrie, d'Allemagne orientale, de Pologne prennent une portée historique considérable.

« Cette constatation nous a conduit à reconnaître dans le nationalisme le seul courant idéologique susceptible de s'opposer efficacement à la destruction de la France et de la civilisation occidentale par le communisme. »

(à suivre.) François d'ORCIVAL.

Le groupe anglais

des ANGRY YOUNG MEN

Nous empruntons à l'xecellente revue italienne Dialoghi, *cette étude très compèlte du groupe des jeunes romanciers et essayistes anglais qui se sont donnés eux-mêmes le nom de* « angry young men », *et dont l'œuvre illustre très bien l'absurdité et la cruauté du prétendu « humanisme » des grandes démocraties.*

Un lien assez solide unit toutes les expressions culturelles des nouvelles générations occidentales. Naturellement les intentions sont assez diverses par le caractère même de la provenance, mais un élan commun, qui ne connaît pas de frontière, apparaît nettement. Le « Nouveau Roman » français dans le fond, n'est pas un produit typiquement national : le vrai promoteur en est Samuel Beckett qui, né à Dublin, a écrit ses premiers romans en anglais, et, depuis plusieurs années vit à Paris où il a donné à la scène *En attendant Godot* qui lui a valu un grand succès. « Il faut choisir entre les choses qui ne valent pas la peine d'être considérées et celles qui le valent encore moins. » : Voici l'unique problème de ses personnages. La première de ses *Nouvelles et textes pour rien* se termine par cette affirmation : « Je ne sais pas pourquoi j'ai raconté cette histoire. J'aurais pu tout aussi bien en raconter une autre. Peut-être la prochaine fois ; vous verrez qu'il n'y aura aucune différence ».

Combien de voix se sont élevées, espérant sonner l'alarme pour « l'absence » humaine, mais presque toutes se sont fatiguées ou désespérées ou alors se sont égarées dans une entreprise « snob ». Elles n'ont pas eu suffisamment de force pour dépasser et résoudre l'enchevêtrement des suggestions où se débat leur stérile rebellion. Elles se complaisent dans un nihilisme obsédant et risquent de produire un effet débilitant sur ceux qui les écoutent, et de prolonger ainsi tout ce qui peut susciter des protestations sceptiques : enfin leur substantielle incohérence dépend du manque de foi en la possibilité de parvenir au fond des problèmes, c'est-à-dire aux causes principales qui sont à leurs origines. Les exorcismes rationalistes ont rendu incompréhensibles les intuitions spirituelles, et les nouvelles superstitions sont tellement stupides qu'elles enlèvent tout espoir quant à l'efficacité d'un discours logique et l'opportunité d'un jugement absolu. L'unique arme encore disponible semble être la « négation » qui s'exprime par une large gamme de nuances, tout en conservant les restes de mythes grossiers. Mais la « négation » contient déjà cette vérité toute nue que l'on n'a pas le courage et la force d'affirmer. Pour cela il faut mettre au jour les courants souterrains qui provoquent, même inconsciemment, des protestations exaspérées, afin que ces voix se reconnaissent entre elles et deviennent plus fortes et plus claires, et dépassent finalement cette crise velléitaire.

*
* *

L'œuvre littéraire et dramatique des *angry young men*, qui a reçu en Angleterre et ailleurs, un important succès, a eu récemment plusieurs résonnances internationales. On retrouve dans la voix des « jeunes enragés » la « négation » commune à tous les grands révoltés contemporains et cette recherche insatisfaite d'une pleine personnalité humaine qui, par un extrême paradoxe, réapparaît dans l'œuvre de nombreux nihilistes. Il est évident que les formes d'expression de l'« avant garde » culturelle de chaque pays sont différentes parce que les milieux mêmes dans lesquels elles se manifestent sont différents ; mais le fond est toujours égal à lui-même, comme le bourdonnement d'une contrebasse dans un morceau de musique de jazz. En fait les éléments

ambiants et sociaux ont une incidence seulement en surface et ne pénètrent pas ceux qui, nombreux aujourd'hui, utilisent la sociologie comme une pierre philosophale.

Le plus connu des « jeunes enragés » est John Osborne qui a introduit au théâtre ces névrotiques personnages ; et, en vérité, il est aussi le plus significatif parce que sa protestation reste presque à l'état pur. Tandis que les autres représentants du groupe comme Lessing ou John Wain, tentent de placer dans les histoires qu'ils racontent une certaine « vision du monde », John Osborne ne se préoccupe pas de faire apparaître une pensée systématique dans les extravagances de ses personnages et c'est justement par ce procédé que ce qu'il en résulte est plus sincère. La poétique d'Osborne est un grognement d'envie contre tout et contre tous et il l'exprime par une gamme de nuances allant de l'amer masochisme au cri désespéré. Mais surtout c'est à Osborne que s'adapte le mieux cette rage animalesque qui rend parfaitement l'idée d'une condition psychique dans laquelle domine l'élan instinctif vers la négation et le refus de ce qui n'est pas un raisonnement critique, clair et méthodique. Osborne confesse même être très sec quand quelqu'un, le rencontrant pour la première fois, lui demande à brûle-pourpoint « peut-on savoir pourquoi vous êtes enragé ? »

Le type du « citoyen qui proteste » a toujours existé, il a toujours été un objet de satire ; maintenant au contraire « l'enragé » est une cause d'humour. Il veut peindre en bloc une réalité dégoûtée dans ses moindres détails, et se transforme ainsi en héros tragique pour personnifier une société qui est insatisfaite de tout ; et cette protestation se croit d'autant plus valable qu'elle est indiscriminée et confuse.

Du reste, dans une société telle que la société anglaise, où les traditions règnent encore, la négation est inévitablement indifférenciée. D'un côté, les jeunes enragés découvrent le néant et le faux, derrière certaines étiquettes qui pourtant sont les pivots de la vie anglaise, d'un autre côté, ils n'ont pas encore goûté jusqu'au fond la saveur des derniers mythes, parce que justement les simulacres des traditions forment encore un obstacle, et par là, une rebellion sincère à des références plutôt obscures. Voici un extrait d'Osborne :

« Le symbole de la croix représentait et représente toujours des valeurs réelles, tandis que la couronne n'en est qu'un simple succédané. Quand les Romains se rassemblent place Saint-Pierre, ils font partie intégrante d'un système moral bien qu'en soi et pour soi détestable. Mais alors que la foule londonienne se presse sur le Mall elle ne fait qu'assister à la finale clownesque du spectacle offert à une civilisation qui a perdu la foi en elle-même, qui s'est vendue contre une splendide banalité : « la beauté du cérémonial » et « l'intime spiritualité du rite ». Nous ne sommes pas en mesure de créer quelque beauté ou d'exprimer davantage de spiritualité, mais mon Dieu ! nous avons le plus beau cérémonial et le plus beau rite du monde ! Les Américains eux-mêmes ne peuvent en dire autant... Les bateaux, les revues, les parties de polo, les établissements nocturnes, la télévision, les courses de chevaux... peut-être sont-ce là les suprêmes intérêts d'une florissante et valide culture ? Personne, je crois, ne peut se vanter de n'avoir un jour été saisi d'angoisse à la pensée de devoir lire toute sa vie durant des histoires retraçant le premier jour de classe, la rougeole, le premier bal, le beau mariage des princes, toutes ces choses qui font la beauté du cérémonial. »

De ces lignes on voit apparaître la nostalgie d'un dis perdu. — Une civilisation qui a perdu la foi en elle-même, qui s'est vendue contre une splendide banalité... Nous ne sommes pas en mesure de créer quelque beauté ou d'exprimer davantage de spiritualité — dans ces phrases il y a une importante confession : on ne doit pas dédaigner le symbole pour sa signification intrinsèque, mais justement parce qu'il n'a plus aucune signification, tandis que, malgré tout, on ne peut s'empêcher de regretter l'ancienne vitalité des restes de tradition d'aujourd'hui. L'ambiance dans laquelle mûrit la rebellion des jeunes enragés est synthétisée en peu de lignes :

« ...Il arrive aussi que la foule remplisse des salles de cinéma et les stades, accourt pour entendre le chanteur à la mode ou tel prédicateur : quelqu'en soit la niaiserie c'est préférable au vide du monde dans lequel nous vivons. Et si ce monde a quelque signification, les financiers, les vedettes, les canailles et les charlatans sont là pour la lui accorder... Quand l'homme de la rue feuillette une revue ou écoute la radio, ou encore va au ciné-

ma on lui offre des images déformées et appauvries de ce qu'il aime... »

Ces phrases sont de Colin Wilson, un jeune écrivain qui appartient au même courant des *angry young men*, mais non au groupe le plus coloré des romanciers et des dramaturges. Il a écrit deux essais importants dans lesquels il essaie de tracer une « systématique du rebelle » en donnant implicitement une interprétation aux expression littéraires de ses amis ou plus exactement adversaires de groupe ; pour cela il mérite un exposé à part.

John Osborne est plus connu même hors de l'Angleterre presque exclusivement pour *Look back in anger*, son œuvre dramatique la plus significative. Jimmy Porter, le persnnage central, est le prototype du jeune enragé, mécontent de soi et des autres, de son propre destin et de celui de l'humanité entière. Né d'une famille pauvre, grandi par la douleur et la souffrance (« J'avais dix ans lorsque j'ai vu mourir mon père. Et moi seul avec mon impuissante angoisse... »), incapable d'entreprendre une carrière, il en est réduit à vendre des friandises sur un étalage. Intellectuel autodidacte, il découvre dans le monde une série infinie de contradictions (« celui qui travaille a faim, celui qui ne le mérite pas est aimé, celui qui doit vivre meurt ») il finit ainsi à s'en prendre à tout et à tous. A sa femme Alison surtout. Fille de colonel, elle est pour lui une sorte d'otage qu'il a soustrait à cette ambiance bourgeoise, florissante et paresseuse qu'il hait. Et c'est sur elle qu'il épanche sa rançœur chaque fois qu'il se souvient avec rage du passé. Jimmy et Alison vivent dans une mansarde en compagnie de Cliff, un vieil ami de Jimmy. La vie à trois pourrait se dérouler assez tranquillement, si Jimmy n'était pas en continuelle polémique avec le monde entier, passant ses dimanches à hurler, à blesser sa femme de ses cris, à tel point qu'elle n'a pa le courage de lui dire qu'elle va avoir un enfant. Un jour Hélène, une actrice, vient trouver son amie et la convainct d'abandonner son mari et de retourner chez elle. Alison s'en va, mais alors Hélène, qui jusqu'à présent a montré son dégoût pour Jimmy, décide de vivre avec lui. Malgré ce brusque coup de théâtre, la situation ne change pas. Hélène a pris la place d'Alison et Jimmy maintenant vocifère contre elle. A l'improviste Alison revient. Un

accident l'a empêchée d'être mère et de le devenir désormais. Bouleversée et mûrie par la douleur, elle comprend maintenant plusieur schoses. Elle voit que Jimmy — malgré ses cris — l'aime à sa manière, et elle sait qu'elle a besoin de « sa rage ». Hélène abandonne, pour laisser les époux se retrouver avec leur amour, leurs caresses et leurs querelles.

L'aventure en somme est comme le symbole d'une condition humaine dans laquelle seule la rancœur, même si elle est exprimée stérilement, réussit à vaincre en quelque sorte le vide extérieur qui se reflète intérieurement, et à donner l'illusion de posséder une personnalité. Les événements plus ou moins dramatiques et imprévus ne réussissent pas à changer cette fondamentale donnée de fait. Une lumière ou plutôt une lueur est projetée du passé, du « paradis perdu » qui contenait un univers dans lequel l'homme avait toujours une mission si banale soit-elle. Voici une tirade de Jimmy au premier acte :

« ...Le monde restreint et borné de la vieille colonie Edouardienne devait être merveilleux... gâteaux faits à la maison, partie de cricket sur l'herbe bien râtissée, uniforme brillant, sentant l'amidon. Et toujours les mêmes images : le plein été, les longues journées ensoleillées, des poèmes, des chemises bien repassées et des idées simples... il devait pleuvoir aussi quelquefois... moi aussi, il m'arrive de regretter cet univers... temps perdu ou non, quand on possède un univers à soi, c'est presque consolant de pleurer la perte de l'univers des autres... mais je deviens sentimental... Il faut bien admettre que notre ère américaine est plutôt lugubre, à moins d'être nous-mêmes américains. Peut-être nos fils seront-ils tous Américains ?... »

Au troisième acte la rage, la nostalgie de Jimmy ne se sera pas calmée. Voici une autre « déclaration » de guerre au monde :

« Pourquoi, mon Dieu, acceptons-nous que ces maudites femmes nous écrasent ? N'as-tu jamais reçu une circulaire dans laquelle on te prie de « donner ton sang généreusement » ? Eh bien, le ministre devrait l'envoyer au nom de toutes les femmes de la terre... les hommes de notre génération ne sont plus capables de mourir pour une bonne cause. D'autres sont morts à notre place en 1940 quand nous étions encore enfants. Il ne nous

reste rien de noble. S'il devait y avoir une autre guerre et que nous devions tous y mourir, ce ne serait pas pour défendre un idéal, vieux style, ce serait certainement pour le glorieux « rien de nouveau... merci », pour ce qui rapporte rien à personne, comme par exemple se jeter sous une voiture. Et puis, il nous reste toujours la possibilité de nous faire dévorer vivants par les femmes... »

Non, Osborne n'est pas un extrémiste, ni un progressiste satisfait du futur, il ne harangue pas les foules avec des protestations démagogico-sociales. Son dilemme est plus étroit : il implique les plus profonds et les plus réels aspects de la personnalité dont l'exigence originaire est le soutien d'une intime conviction. Comme plusieurs jeunes de la « nouvelle vague », Jimmy Porter souffre ; il est obsédé par la recherche insatisfaite d'un idéal qu'il désire à en mourir. Cette volonté d'une foi qui engage jusqu'à l'effusion de sang est le symbole de l'aspiration à l'absolu, de l'aspiration à être des hommes moralement capables de dépasser une situation restreinte et vide.

Il s'agit d'une maladie mentale, mais, à cela, Osborne est prêt à répondre que, ceux qui accusent les « enragés » d'être « des névropathes », n'ont jamais soupçonné que l'activité socialement produite par ces gens dits « normaux » est le type même d'une névrose collective. L'ironie paradoxale de l'argument n'empêche pas qu'effectivement plusieurs formes frénétiques et standardisées de la vie moderne ont toutes les caractéristiques d'une folie clandestine parce que commune.

En somme, tout en étant une maladie psychique, la nostalgie de Jimmy Porter se justifie, non pas au sens étique, mais existenciel, comme l'annonce de l'abrutissement et de « l'absence » qui menace l'humanité. Du reste, nous voyons déjà que le signe le plus vif de la culture contemporaine est la « négation ». Cette négation ne sera complète que lorsqu'on croira vraiment que les idéaux sont des jouets distribués par les dieux pour amuser les hommes. Le dualisme qui existe entre l'individu et l'idéal offert ou demandé sur le marché politico-social, est d'autant plus grave que « l'absence » de l'homme s'aggrave. En réalité « l'idéal » est uniquement et constamment une constatation *a posteriori*, tandis que le thème véritable du drame est une dynamique spiri-

tuelle façonnée par les exigences effectives de la personnalité

La rage donc est déjà un signe de vie. Les *angry young men* sentent le besoin de fouiller au fond d'eux-mêmes et d'en extraire en criant tout ce qu'ils trouvent parce qu'ils ont désormais horreur des faussetés qui, à travers le commerce avec les autres, font leur conscience. Ils veulent dénuder leur âme et ils continuent avec rage, parce qu'ils n'arrivent jamais au fond, parce qu'ils n'ont qu'une vague idée de ce qu'ils cherchent. L'unique alternative est de se résigner à se faire « écraser » par les femmes, comme conclut avec mélancolie Jimmy Porter, selon les lois de cette guerre des sexes qui, d'après presque toute la littérature moderne, semble la seule chance épique concédée à l'homme d'aujourd'hui.

Une idée assez juste de l'effet produit sur les contemporains par *Look back in Anger* nous est donnée par Lindsay Anderson, un autre critique du même courant qui écrit :

« ...Un jeune auteur employait le langage de notre époque et donnait une sincère expression de son incertitude et de son idéalisme frustré et il était accueilli avec compréhension et enthousiame, au moins par des jeunes de son âge. »

*
* *

C'est à des conclusions bien différentes qu'aboutissent les deux seuls écrivains du groupe Colin Wilson et Stuart Holroyd, qui pour s'exprimer n'ont pas choisi le roman, le drame ou la poésie, mais la critique des mœurs, de la culture, de la pauvreté spirituelle de notre époque. Ils sont animés par le même dégoût de la société dans laquelle ils vivent, c'est-à-dire qu'ils partent des mêmes données qu'Osborne (et c'est pour cela qu'indépendamment des raisons de génération, ils sont considérés eux aussi comme des *angrys*, mais en développant sur le plan logique l'élan vers la protestation et la négation, ils se libèrent de certains mythes et découvrent l'opposé du socialisme : l'exigence religieuse comme substance naturelle de l'homme qui n'est pas encore avili par l'égalisation des idéologies de masse.

« Le problème de la civilisation est l'adoption d'une attitude religieuse qui puisse être assimilée avec autant d'objectivité que les titres des journaux ». Cette phrase

apparaît dans la dernière page du long essai *The Outsider*, écrit par Colin Wilson à l'âge de vingt-quatre ans. Il ne s'agit pas d'un livre de morale théologique comme on pourrait le croire en lisant certains passages du volume au contraire, le très jeune auteur se réfère constamment aux canons de l'expérience existencielle et son effort a pour bjet une recherche de la nature de la maladie de l'humanité au milieu du 20e siècle.

Colin Wilson explique son image de l'*Exclu :* il entend par là, l'homme qui refuse de prendre pour sensibilité et intelligence supérieure les termes concrets de la réalité sociale, tente de les transformer, ou alors cherche la solution dans une intimité solitaire. L'intensité de ces contrastes s'est énormément accrue au cours de ces dernières années à cause du développement du matérialisme qui l'envahit.

Est automatiquement considéré comme *exclu*, celui qui se pose le problème de la liberté, « l'homme qui veut savoir comment il devrait vivre au lieu de prendre simplement la vie comme elle vient ». Par cette première distinction existentielle débute le calvaire de celui qui peut rester simplement un rebelle, peut devenir « un raté » ou au contraire gravir les marches de la perfection spirituelle. L'originalité de l'essai est caractéristique par deux de ses aspects les plus suggestifs. En premier lieu « l'outsider » a le grand mérite d'aller droit vers la solution des problèmes posés par « les philosophes de la crise » (Spengler et son *Déclin de l'Occident*) à propos desquels depuis quelque temps, on se limitait à porter un jugement complètement pessimiste sur la civilisation moderne. Pour Colin Wilson, même les rebellions les plus stériles et les plus négatives sont les pierres milliaires d'un réveil qui lentement prend conscience de soi et de ses fins. D'autre part, l'idée de rendre sa pensée par un dialogue entre des personnages historiques et littéraires est assez astucieuse. L'auteur redécouvre et décrit non seulement la psychologie de personnes ayant réellement vécu (comme Nietzche, Kierkegaard, T.E. Lawrence) mais aussi des personnages de roman comme *L'Etranger* de Camus, le *Loup de la steppe* de Hermann, ou l'*Ivan Karamazov* de Dostoïevski : caractères qui abondent dans la littérature moderne. En substance, il fait dans son essai une recherche soigneuse sur des personnages qui répondent à un modèle « prémédité » et

élabore ce lien qui les unit en une seule catégorie idéale. L'éclatant succès de ce livre dans les pays anglo-saxons montre que désormais les canaux de l'intolérance se se sont développés dans plusieurs directions et ont élargi le fossé entre la standardisation psychologique prêchée aujourd'hui par tous les moyens de convaincre, et le désir de « récupérer » une humanité complète. (Colin Wilson condamne à raison, certaines dégradations de l'humanisme par les nombreuses nuances marxistes qui désormais réduisent de moitié le squelette spirituel de l'individu). Il faut ajouter que dans chaque passage le jeune écrivain s'irrite contre l'hérédité romantique, le vitalisme indéterminé, l'exaltation typique et *a priori-stique* de la révolte de l'individu ; mais il ne perd pas de vue les problèmes généraux de la civilisation et établit un ingénieux rapport entre le « Solitaire » et « l'altruiste ». Il écrit : « Je retiens que notre civilisation est en déclin et que d'un tel déclin, la présence des *exclus* est un symptôme. Ce sont des hommes qui réagissent contre le matérialisme scientifique : des hommes qui ont eu quelque temps l'Eglise comme point cardinal. Je retiens que, dès qu'une civilisation commence à fournir des *exclus*, elle a relevé un défi : le défi de produire un type d'homme plus digne, de donner une nouvelle unité d'entente et qu'elle ne veut plus se résigner à tomber dans l'abîme comme tant d'autres civilisations qui ont préféré ignorer ce défi. L'*exclu* est le particulier, l'individu qui se hasarde à relever le défi pour son propre compte. »

Sur ce socle vient se poser le problème de la religion :

« Dans une dernière analyse, une croyance religieuse, n'est rien d'autre que le ciment destiné à unir les briques d'une civilisation... »

Naturellement, l'esprit fonctionnel et utilitaire avec lequel Colin Wilson considère la religion traduit encore un certain romantisme dont les fausses issues ont pour enseigne « la recherche » d'un idéal, d'une foi. Mais il ne sait pas laquelle. Il lui manque le courage de déchirer le voile, d'accomplir le saut, d'avoir la foi en la transcendance.

⁂

Une indication moins imprécise sur la faculté de satisfaire l'aspiration quotidienne à la foi est est tracée par Stuart Holroyd, bien que lui n'ait pas eu l'audace de briser le nœud gordien.

Plusieurs points communs lient Holroyd à Wilson, soit à cause des mêmes thèses développées, soit encore à cause de leur jeune âge. Holroyd écrit son *Emergence from Chaos* à l'âge de vingt-trois ans. Au début du livre, Holroyd affirme que le monde moderne est dominé par le chaos spirituel qui se manifeste par l'indifférence envers la religion et en même temps par l'adoption fanatique et inconsidérée du « succédané » mythologique. L'essai se développe ensuite par l'examen du rapport entre cette réalité cahotique et les poètes (comme T.S. Eliot, Dylan Thomas, Rilke, W.B. Yeats, Whitman). La première interprétation valable est formulée dans la critique contre l'humanisme qui juge tout avec les « valeurs humaines » sans reconnaître leur imperfection et essayer de les dépasser. Un poète religieux est celui qui possède la force de souffrir spirituellement, une pensée exacte de la divinité, la conscience du caractère concret du mal, et par là une vision du monde qui ne soit pas aveuglément optimiste.

Outre les éventuelles dégradations romantiques dans cette découverte de l'homme naturellement imparfait, il ébauche une des « clefs » qui peuvent ouvrir le labyrinthe dans lequel se sont volontairement enfermés plusieurs moralistes contemporains. Ceux-ci attribuent à l'homme d'aujourd'hui une foule d'erreurs et de maladies mentales, individuelles ou collectives. Pourtant ils sont habitués à fouiller avec les instruments de la critique sociologique et marxiste ou à l'aide des plus myopes axiomes psychanalystes ; c'est pourquoi ils ne prennent seulement en considération que quelques causes immédiates, par exemple, l'industrialisation, la spécialisation dans le travail, le débordant collectivisme, comme si elles étaient de miraculeuses abstractions et non des créations humaines déterminées par les causes précédentes qui pourtant à leur tour vont explorer l'âme. En même temps, les moralistes d'aujourd'hui croient à l'absurdité du progrès et à « l'histoire », autres providentielles abstractions dont le devoir serait de réorganiser les choses. Avec ce brutal irréalisme, on risque la condamnation à l'esclavage perpétuel, sans espoir, parce que l'on n'a pas le courage de reconnaître que l'homme n'est pas à la mesure de tout ; il est la frontière où se rencontrent le ciel et l'enfer. C'est par cette condition affligeante que sont produits les états morbi-

des que l'on peut dépasser ou pour le moins, essayer de dépasser, en illuminant la vraie racine du mal et non en s'amusant avec les « hobby » intellectuels de la culture moderne.

En partant de ces données Holroyd parvient à des moments d'une efficace lucidité. Voici un passage significatif :

« Le mot qui résume le mieux les différents problèmes de notre temps est « aliénation ». Il y a un siècle, le penseur danois Kierkegaard prévoyait que le « procédé de l'égalisation » dont l'homme avait donné le départ en développant sa civilisation industrielle, aurait porté inévitablement à la despiritualisation et à la « tyrannie de l'égalité »... Mais cette année fut aussi l'année du manifeste communiste de Marx et Engels et les constatations du solitaire et obscur penseur danois ne pouvaient faire nul obstacle au « procédé de l'égalisation » que ce document intentionnellement accélérait... »

Après avoir relevé lui aussi l'absence de la personnalité humaine comme le problème central de notre temps, le jeune enragé ne craint pas de s'élever contre les deux plus grandes divinités de la mythologie contemporaine : la Liberté et la Démocratie et il écrit :

« S'il fallait choisir un mot pour mener une nation à la guerre ou susciter chez un homme un élan de vertueuse indignation, le mot *Liberté* se révèle infaillible. Le mot lui-même semble avoir le pouvoir de faire bouillir le sang des hommes, et pour une vague idée de liberté plusieurs millions d'hommes ont donné leur vie. Aujourd'hui, des hommes politiques parlent très sérieusement des « pays libres du monde » sans penser que, dans la phrase même, il y a une sinstre ironie : la véritable liberté n'est pas possible pour une nation ou un individu aliéné de Dieu. La liberté extérieure dont parlent les hommes politiques est seulement une liberté partielle. Plus importante est la liberté intérieure de l'homme qui s'est élevé au-delà des préjugés et des habitudes morales communes au reste de l'humanité. Quand nous sommes libres extérieurement, nous sommes aussi aveugles au fait que notre liberté intérieure est limitée. »

Faisant par la suite allusion au fait que d'après Whitman, la démocratie est le but du passé, la sauvegarde ultime de l'homme, Holroyd écrit :

« C'était une vaine espérance parce qu'en pratique, comme nous le voyons clairement avec le recul du temps, la démocratie n'a pas de retard ; c'est plutôt la décadence de l'homme qui est en avance. Sa doctrine de l'égalité, et la part qu'elle a apporté au « procédé de l'égalisation » ont visé à étouffer dans l'individu la conscience d'un but choisi par lui-même et à y substituer le vague idéal d'un but commun. Ceci, je tiens à le préciser, est le *résultat* et non l'*intention* de la démocratie. Un résultat aussi intéressant que celui atteint, en réalisant les idéaux — supposés contraires — du communisme. »

En abordant ainsi le problème fondamental de la liberté, le jeune écrivain précise une autre « clef » indispensable à l'interprétation des signes mystérieux de notre temps. L'homme « aliéné » est désormais l'unique symbole de référence critique pour plusieurs penseurs contemporains, surtout à tendance marxiste ou néo-positive, qui veulent symboliser avec ce concept, la violence de la condition quotidienne de vie sociale sur la personnalité de l'individu. Mais ils ne s'aperçoivent pas que cet individu est naturellement « aliéné » dans la mesure où il ne se suffit pas à lui-même. C'est pourquoi il est conditionné par définition, non seulement par des facteurs externes, mais, avant tout par ces choses essentielles à l'existence comme les automatismes, la lutte indispensable pour la vie, les passions qui salissent la blancheur de l'intellect (ces mêmes automatismes du système nerveux végétatif et ceux plus évolués qui permettent de marcher droit ou de ne pas oublier son portefeuille chez soi ne sont-ils pas au fond, eux aussi, une limitation de la liberté, prise au sens absolu ?)

A la base de chacune de ces conditions successives il y a toujours ces « aliénations naturelles ». Et chaque jour, elles nous présentent une facture, le coût de la liberté. Il ne s'agit pas alors tant de promouvoir des réformes sociales en commettant l'erreur de vouloir agir inutilement sur les conséquences au lieu de remonter aux causes, mais de commencer un courageux travail de révision, en reconnaissant avec Holroyd que l'essentielle réalité tragique d'aujourd'hui est l'individu « aliéné de Dieu ». Il devrait résulter, de ces puérils systèmes des anciens positivistes et des nouveaux, comme « données historiquement et sociologiquement vérifiables » que

l'homme résiste avec succès aux « aliénations », quand il maintient plus actifs ses rapports avec Dieu. En fait l'autonomie absolue de l'individu sur cette terre est une abstraction idéaliste qui ne correspond pas à la réalité objective de l'existence pour laquelle un rapport dualiste perpétuellement laborieux est inséparable de la nature humaine. *L'itinerarium ad Deum* permet de ne pas succomber aux suggestions qui limitent la liberté interne jusqu'à l'étouffer.

Stuart Holroyd se rapproche de la troisième « clef » quand il trace une phénoménologie de l'expérience religieuse et affirme que, à l'homme psychique ou « né une seule fois » et qui, dans la meilleure des hypothèses, est religieux au sens désormais stérile et conventionnel, doit s'opposer l'homme *né deux fois, celui qui redécouvre et vit intensément la religion.*

Cette seconde naissance ne peut donc être un retour vers le passé parce que l'expérience serait désormais incommensurablement diverse : Hier, il n'y avait qu'une voie principale sur laquelle l'individu marchait accompagné de tous les membres de la société dans laquelle il avait vue le jour ; maintenant, il s'agit d'une recherche solitaire jusqu'à l'aboutissement d'un choix conscient. Il est clair alors que, tout en étant le fruit d'un acte responsable, d'une supérieure crise de conscience dans un monde de ruines spirituelles (dans un de ses ouvrages, Colin Wilson parle d'une haute mathématique de la foi) la seconde naissance porterait à une forme d'expérience religieuse différente de celle du passé.

Mais il y a un danger : cette orientation des idées peut mener à une vieille et énorme erreur. Holroyd cède aux mêmes équivoques qui caractérisent les conclusions de Colin Wilson, c'est-à-dire exaspère les supposés individualistes :

« Dans un moment comme celui-ci, seule la religion peut sauver du naufrage la personnalité de l'individu. Je ne veux pas dire par là que l'Eglise peut le faire, mais plutôt qu'un homme qui aurait eu au cours de sa vie une attitude vraiment religieuse, serait immunisé contre ce procédé de « l'égalisation ». Une telle attitude ne comporte pas simplement l'acceptation d'une croyance déterminée, mais un rapport actif entre la personnalité humaine et la divinité. »

En déveolppant cette thèse, Holroyd ajoute que le retour à l'orthodoxie :

«...donnerait l'avantage d'une série de valeurs absolues et incorruptibles, mais l'Eglise est aliénée de la majorité de la communauté humaine, et un tel retour ne fournirait pas une réponse à l'interrogation fondamentale de notre temps qui est : comment un homme de conscience qui pense que sont légitimes les séries de valeurs religieuses, peut-il s'insérer dans un monde dont les valeurs sont presque exclusivement matérialistes ?»

Comme on le voit, à ce moment, Holroyd est repris par le tourbillon du doute qui mène à de grosses confusions. Il est, en effet, contradictoire d'affirmer que l'Eglise est aliénée de la communauté quant, auparavant, on a reconnu que c'est l'homme qui est aliéné de Dieu. L'Eglise est, au contraire, en train de chercher à s'approcher de trop près dans chacune de ses manifestations secondaires, des formes les plus consacrées de la condition humaine et quotidienne, au lieu de conserver intactes ces prérogatives de dépositaire des valeurs dont la mesure ne peut plus être pesée par le cours des saisons historiques.

Mais le jeune Holroyd ne s'aperçoit pas qu'il tombe dans la vieille erreur du protestantisme qui ouvrit la série des *humanismes* qu'il a lui-même explicitement critiqués. Il ne se rend pas compte qu'il cède à l'égocentrisme romantique, qui a déjà tant contribué au discrédit de tous les révoltés. Quand on pose l'interrogation dramatique de l'avenir de l'humanité, même s'il n'est pas possible que tous soient sauvés, il n'est pas permis de résoudre le problème comme un fait individuel, même en admettant qu'il soit absurde que chacun réussisse seul à résister aux influences provenant des mille origines futiles et grossières d'une société entière dirigée en sens contraire. Mais ceci ne signifie pas le refus de raisonner en termes collectifs — et non collectivistes — ou alors la nécessité de réintégrer l'homme au sein d'une sphère de valeurs universelles devient le problème social ou mieux institutionnel par excellence ; et alors la mission de l'Eglise apparaît dans sa pleine lumière.

Les conclusions d'Holroyd valent la peine d'être méditées.

« En 1956, on ne sait pas encore si l'homme va se démonter face au défi que lui lance le monde moderne.

Est-il assez fort ? La question reste sans réponse. Il n'est pas exagéré de dire que le présent est une réelle épreuve, un moment dans lequel tout ce que l'homme a accompli en s'éloignant de la nature est opposé à « la force élémentaire de son propre psychisme ». « Les civilisations grandissent et meurent » disent les sceptiques, mais l'homme religieux ne peut s'associer à une vision aussi mécanique de l'Histoire. Les civilisations, comme l'a fait remarquer Arnold Toynbee, ont vécu et sont mortes seulement durant une infime fraction de l'Histoire, et le fait qu'environ une vingtaine se sont succédées selon un mode plus ou moins semblable, ne signifie pas que les millions de civilisations qui peuvent encore arriver, doivent elles aussi, être faites sur le même moule. La vie humaine a une signification unique si nous réussissons à concevoir que l'homme puisse un jour atteindre le bord de l'abîme, puis faire marche arrière pour entrer ainsi dans une nouvelle existence, à un niveau plus élevé. Et si ceci est possible un jour, pourquoi le l'est-ce pas aujourd'hu ? La fo dans l'avenir est toujours une foi dans les facultés spirituelles de l'homme. Si un homme au beau milieu du vingtième siècle, refuse de croire en Dieu parce que coire en Dieu est irrationnel, il montre que son esprit se meut encore avec les rouages des penseurs du dix-neuvième siècle. »

Mais ne démontrerait-on pas la même chose en refusant de croire à l'Eglise ?

D'après un article de
FAUSTO GIANFRANCESCHI.

NOTES DE LECTURES

Henri PERRUCHOT : *Les archives Gauguin du fonds Monfreid.* — « Jardin des Arts », Taillandier, éditeur.

Auteur d ebiographies d'artistes célèbres, sur lesquels on a déjà beaucoup écrit, Henri Perruchot dans un effort de vulgarisation intelligent, a mis à la portée du grand public ce qui était resté jusqu'ici l'apanage des seuls amateurs d'art. Ses *Vies* de *Manet*, de *Van Gogh*, de *Cézanne*, de *Toulouse-Lautrec* ont connu avec de gros tirages un légitime succès. Il publie aujourd'hui une *Vie de Gauguin.*

Avant la sortie en librairie de son livre, l'auteur nous offre dans « Jardin des Arts », revue dont il assume désormais la direction, chez Taillandier, une sorte d'avant-propos, concernant une des principales sources auxquelles il apuisé : les Archives Gauguin du fonds Monfreid.

On sait le rôle joué dans la vie de Gauguin, surtout à partir de son exil volontaire à Tahiti, par celui qui fut à la fois le disciple, l'ami et le confident le plus sûr. le plus totalement dévoué : Georges-Henri de Monfreid. C'est grâce à lui que Gauguin ayant rompu délibérément les amarres avec la vieille Europe et risquant dans son île lointaine d'être rapidement et totalement oublié, put conserver le solide appui mral, dont témoigne hautement la correspondance échangée entre les deux hommes, mais aussi une audience auprès des rares collectionneurs et marchands qui voulaient bien encore s'intéresser à lui.

Exécuteur testamentaire de Gauguin, Monfreid conserva pieusement et légua à ses héritiers dessins, sculptures, peintures, lettres qu'il avait reçus et qui constituent le fonds le plus précieux et le plus ample à consulter par tous ceux qui s'intéressent à l'étude de l'œuvre et de la vie du grand artiste.

⁂

Au sommaire des deux plus récents numéros de « Jardin des Arts », citons encore le « *Pézenas* » de Georges Pillement, infa-

tigable découvreur des richesses monumentales ignorées de la France ; l'étude d' van Christ, autre zélateur passionné de nos vieilles pierres, sur les « *Eglises de Paris* », thème d'élection sur lequel il a déjà publié deux remarquables monographies ; le « *Pèlerinage aux peintures murales du Moyen-Age dans le Poitou* » par Marc Thibout.

A ce « Jardin » si bien cultivé nous souhaitons que « les fleurs y passent les promesses des fruits ».

Pierre CABANE : *Le roman des grands collectionneurs.* — Plon, éditeur.

Douze monographies de collectionneurs célèbres anciens et modernes, douze chapitres d'un livre agréable, bien documenté, écrit d'une plume alerte. Je ne voudrais pas « chicaner » son auteur, qui s'adresse à un public, le grand, pour lequel ce livre paraitra découvrir les arcanes d'un monde mystérieux, celui des grands collectionneurs, personnages généralement secrets, qui avec le recul du temps et l'appoét de la légende lui apparaissent comme des êtres plus ou moins mythiques.

Cependant il y a collectionneurs et collectionneurs. Il y a les vrais et il y a les faux. Je n'entenuds faire aucune discrimination susceptible de mettre en cause la qualité des collections constituées et encore moins l'intérêt qu'elles peuvent présenter pour l'Histoire ; non, simplement l'esprit qui a présidé à des recherches, presque toujours passionnées, mais avec des mobiles souvent si différents que lorsqu'il s'agit d'exposer les moyens plus que les résultats, cette discrimination s'impose.

Or sur les douze noms retenus par M. Pierre Cabane, il en est, à mo navis, seulement deu xqui furent de purs collectionneurs, désintéressés, amoureux fervents des pièces de leur trésor, faisant preuve d'un don de discernement, d'un sens aigu des valeurs, aussi rares sinon plus rares que le génie créateur lui-même : Richard Wallace pour l'art du passé, Monsieur Chocquet pour celui du présent.

Le premier fut un rassembleur unique des chefs-d' uvre du 18e siècle français, oubliés, méconnus de la plupart de ses contemporains. Le second fut en quelque sorte l'*inventeur* des grands impressionistes, en tout cas leur premier amateur compréhensif et sincère. Un bon point pour Van Beuningen, le sympathique armateur hollandais, qui avec tant de chefs-d'œuvre incontestables acheta « Les Pèlerins d'Emmaüs », le faux vrai Vermeer de Van Meegeren. Un autre bon point pour Samuel Courtauld, roi britannique de la rayonne, qui fonda l'Institut que l'on connait et fit preuve de discernement dans ses choix.

Mais que penser de Catherine II, cette Sémiramis du Nord, flagornée par nos hommes de lettres du *Siècle des lumières*, et qui sans Diderot eût été bien incapable d'acheter quoi que ce soit de valable, car cette ogresse n'avait que des appétits et point de discernement. Messieurs Cognacq, oncle et neveu, grands collectionneurs sans doute, mais qui, plus ou moins bien conseillés, ne collectionnrent que de manière compensatoire. J'en dirai autant d'Emil George Bührle, porté si haut par son

biographe, mais voulant se faire pardonner à lui-même l'insolente fortune née de la fabrication des engins distribiteurs de mort subite. L'impossible Docteur Albert C. Barnes, illustre inventeur de l'*Argyrol* (?) fut un loufoque richissime, non dénué d'humour et en dépit de certans choix heureux un esprit demeuré primaire. Quant au bon Docteur Girardin, ce dentiste qui collectionna de manière intrépide les plus mauvais tableaux de quelques bons artistes contemporains, on ne peut que regretter qu'il ne s'en soit pas tenu aux sculptures nègres, car, si bien conseillé, il les eût réunies avec autant de persévérance que ses insipides Rouault, ses impossibles Gromaire, ses médiocres Dufy, sans parler de ses Bernard Buffet déliquescents, il eut sans doute légué à la Ville de Paris la plus belle collection d'Art africain qui soit, au lieu de quelques centaines de laissés-pour compte. Je ne dirai rien d'une Peggy Guggenheim, dont toute l'agitation esthétique et mondaine aboutit à Pollock et qui restera dans la chronique scandaleuse de l'époque comme une belle excentrique.

Et cependant le choix était vaste, depuis le Roi René, Laurent de Médicis, les Farnèse, Mazarin, Fouquet, Crozat, Julienne, Auuste, Lacaze, Eudoxe Marcille, Bonnat, Pellerin, Groult, les Camondo, Gustave Fayet, Reinhart, Kroller-Müller, Paul Guillaume, Schoutkine, Viau, Renand, et tant d'autres passés sous silence ou n'ayant droit qu'à une passagère citation, sans parler de plu sobscurs mais qui n'en furent pas moins de grands collectionneurs au sens noble du terme, ne serait-ce que ce petit marchand de couleurs appelé Tanguy et cet humble céramiste espagnol, ami de Gauguin, vivant dans une cabane de la zone entouré d'authentiques chefs-d' uvre, Paco Durio. Mais on ne peut tout savoir, fut-on le plus laborieux des polygraphes.

Reste un chapitre de ce livre, dont je n'ai encore rien dit, le II°, celui que l'auteur consacre à un grand marchand de tableaux du Faubourg St-Honoré, auquel il doit sans doute le plus clair de sa documentation. Ce chapitre ne relève ni de la biographie critique, ni même de la biographie romancée, mais de la pure hagiographie.

Cet homme prestigieux, qui le soir s'endort en rêvant sur son Empire — celui des tableaux — n'est rien de moins que le plus grand marchand, le plus grand collectionneur de tableaux, le plus grand éditeur et le plus grand historien d'art, et par surcroit, le plus grand turfiste de son époque, ce dernier trait piqué négligemment comme une fleur au revers de son veston. Moi, qui n'aie pas les mêmes raisons d'*inobjectivité*, je pense que pour recevoir sans broncher de tels pavés il faut avoir la tête solide. Un article de même veine, paru, il y a quelque deux ou trois ans, dans la revue « *Réalités* », aussi indécent et aussi lourd, nous prouvait déjà qu'en France le ridicule ne tue plus personne. S'il en était autrement le chapitre II de Pierre Cabane, serait aujourd'hui « nécrologique ». Et puisqu'il s'agit de « Mémorial », disons que ce genre de document truqué se rédige à Sainte-Hélène, car tous les Empires, même illusoires, finissent par s'écrouler.

F.-H. LEM

Gabriel MATON : *Blanc de Saint-Bonnet, philosophe de l'unité spirituelle* (Em. Vitte).

Voici le portrait d'un des rares hommes valables du « stupide » dix-neuvième siècle. Lel R.P. Maton en s'attachant à cette haute figure a voulu montrer un penseur qui, bien avant les thèses intégristes de 1958, entendait proposer une « vision philosophique du christianisme », tendant à rien de moins qu'à réaliser dans l'Etat une reconversion des valeurs politiques et reconstruire l'ordre social. Ce contre-révolutionnaire — nous sommes en 1871 — pense à nos « moyens de salut » et lorsqu'il publie, après « La Restauration française », « La légitimité », c'est moins pour prôner une restauration monarchique que pour dénoncer les méfaits d'un libéralisme hâtif et mal compris. Quelques années plus tôt, exprimant hardiment une pensée qui n'a cessé d'inspirer sa méditation et son combat par la plume, il écrivait à Ernest Hallo : « Malheureusement, les hommes ne veulent point croire que la lumière soit dans la métaphysique, c'est-à-rire qu'elle vienne de Dieu ». Mais c'est dans « L'unité spirituelle », ouvrage qu'il faut regarder comme le sommet de son œuvre, que cette pensée est exprimée de la manière à la fois la paus simple et la plus noble : ce qu'il a recherché avant tout, c'est le moyen de « reconstituer cette grande unité de la religion, de l'économie et de la politique ». Là est l'essentiel et, plus encore que le philosophe de la douleur que certains ont voulu voir en lui, c'est le philosophe de l'unité spirituelle dont le R.P. Maton a eu grandement raison de mettre en relief le viscage. Car sans l'unité spirituelle, quel peut être le sort de notre monde ?

W.P. ROMAIN.

Robert BOSC : *La Société Internationale et l'Eglise* (Sociologie et morale des relations internationales). Editions SPEC, Paris 1961, 416 pages — 24 NF.

Il y a d'autres livres qui essayent de montrer la doctrine de l'Eglise en matière de Relations Internationales, à travers les discours des Papes et les ouvrages des théologiens depuis Vitoria et Suarez jusqu'à nos jours.

Mais le livre de Robert Bosc, possède à mon avis, un aspect particulier qui lui donne une valeur et une importance spéciale. L'auteur, professeur des Relations Internationales à l'Institut d'Etudes Sociales de Paris, à l'Université de Chicago et à celle de Lima, utilise comme point de référence évidemment la doctrine catholique, mais avant de l'appliquer il essaye de montrer le contexte sociologique et historique de la situation étudiée. De cette façon, nous voyons que la pensée et les interventions de l'Eglise dans le domaine des rapports internationaux se font toujours à propos de problèmes concrets posés par les hommes qui vivent dans le temps.

On peut regretter que certains aspects très importants n'aient pas eu droit à une étude plus approfondie, mais les limites de l'ouvrage — qui arrive cependant aux 415 pages — et la complexité des thèmes expliquent le choix de l'auteur.

Le livre, donc, pourrait très bien être intitulé « Sociologie et

Morale des Relations Internationales », ou tout simplement « Morale appliquée ».

Le livre est divisé en deux parties : la première dédiée aux tensions internationales et la seconde à l'organisation internationale. Nous commençons par analyser la guerre, ses formes, ses définitions, les explications données, ses fonctions sociales, etc, pour arriver à la notion de paix, de bien public international, et aux moyens créés par les hommes pour éliminer la guerre avec des accords, des institutions, etc...

L'auteur montre les différences existantes entre la situation internationale moderne et celle qui existait il y a trois siècles. Mais en même temps nous voyons que la mentalité d'il y a trois siècles est celle qui vit encore dans les institutions d'aujourd'hui. Prétendre vivre en paix, sans avoir une base de respect commun, de collaboration, sans diminuer volontairement au profit de la communauté internationale, du droit international, la souveraineté nationale, c'est une utopie. Et cependant le Christ, le jour de sa naissance, avait promis aux hommes de bonne volonté paix sur la terre. Alors cette paix doit rester cachée exclusivement à l'intérieur du cœur de l'homme ? Non. Mais elle ne vivra, n'existera pleinement dans le monde si celui-ci continue à oublier que l'absence de guerre n'est pas la paix, si les hommes qui dirigent les destins des nations ne reconnaissent pas une loi morale universelle, l'ordre et la concorde réclamée par saint Thomas comme l'essence de la paix.

Dans la situation actuelle où les antagonismes et les traités de paix s'affrontent dans des équilibres provisoires d'intérêts et de puissances, il faut à tout homme avoir des idées claires, des connaissances précises sur les aspects sociologiques, politiques, juridiques, institutionnaux et moraux de tous ces problèmes graves et compliqués, qui à l'heure actuelle existent dans les relations internationales. Et ceci non seulement pour pouvoir éclairer les consciences des hommes qui l'entourent, mais pour se préparer à exercer des responsabilités dans un monde où les vraies unités (politiques, économiques, militaires, culturelles, mêmes) ne sont plus les Etats nationaux du 18 et du 19e siècle — chaque Etat se suffisant à lui-même —, mais où tous les peuples vivent dans une étroite interdépendance. Les jeunes surtout ont besoin de cette formation chrétienne internationale. Le monde de demain, sentira encore plus fortement le besoin de solidarité et d'entr'aide. L'éducation qui au « 16e et 17e siècle formaient à l'humanité chrétienne, et au 19e siècle à l'éducation nationale, doit aujourd'hui parler de la civilisation mondiale et chercher à dépasser les oppositions d'idéologie et de classes ».

Différents appendices complètent le livre, et une liste des Organisations Internationales Catholiques montrent leur présence active à l'intérieur des institutions internationales.

Personnellement, nous aurons désiré voir traiter l'appendice II, sur la sociologie américaine des relations internationales, avec plus de largeur et de profondeur, car la nouveauté, la richesse, la valeur de la contribution américaine aux études des relations internationales sont vraiment intéressantes et importantes. Stanley Hoffmann, Kennteh N. Waltz, et les deux pionniers Quincy Wright et Hans J. Morgenthau auraient dû nous

être présentés dans toute la complexité de leur pensée, ne serait-ce que pour répondre au mot sociologie qui apparaît dans le titre du livre.

Livre qui dans l'ensemble, mérite d'être lu, médité et mis en pratique par tout lecteur.

Enrique M. MARTINEZ.

Daniel-Henry KAHNWEILER : *Mes galeries et mes peintres : Entretiens avec Francis Crémieux.* — Editions Gallimard.

Livre alerte, vivant, qui ne fait que réunir les entretiens diffusés, de mai à juin 61, sur la chaîne France III de la R.T.F., de Francis Crémieux avec D.H. Kahnweiler. On connaît dans les milieux artistiques le rôle joué par celui qui, rue Vignon, puis rue d'Astorg et aujourd'hui rue de Monseau créa successivement trois galeries de tableaux, la première sous son nom, les deux autres sous celui de sa belle-sœur Louise Leiris, célèbres toutes les trois parmi les galeries dites d'avant-garde.

Deux guerres vinrent interrompre cette carrière de près d'un demi-siècle d'un marchand amateur d'art consacrée à la peinture. La plus célèbre de ces trois galeries fut incontestablement la première, la petite galerie de la rue Vignon, dans laquelle le jeune Kahnweiler prenant le relais d'un Ambroise Vollard, lequel s'illustra avec les impressionnistes, devait sortir de l'ombre les peintres fauves et cubistes, Vlaminck, Derain, Picasso, Braque, Juan Gris... D'origine et de nationalité allemande, sa galerie mise sous séquestre durant la guerre de 14-18, lui résidant en Suisse, Kahnweiler devait après l'armistice et à peu près ruiné assister impuissant, à la vente aux enchères quelques années plus tard de son stock. Il ne put racheter, par personnes interposées, qu'un très petit nombre de toiles, une soixantaine sur les huit cents qui furent adjugées à des prix qui nous apparaissent aujourd'hui comme ridicules au regard des quelques milliards auxquels l'ensemble de ces toiles pourrait être évalué.

Pour d'autres raisons la même aventure devait se renouveler de 39 à 44, mais cette fois des tableaux de la rue d'Astorg mis en lieu sûr devaient échapper aux confiscations Il est vrai que la collection à nouveau constituée était loin de présenter l'intérêt artistique, historique et commercial de la première collection Kahnweiler. Quel que soit le flair et l'intelligence d'un marchand, il n'est pas toujours servi par les circonstances. Les options prises rue d'Astorg n'étaient déjà plus celles de la rue Vignon, où un jeune marchand de tableaux novice mais sans préjugé, ayant alors en poupe ce vent de « *la fortune qui favorise les audacieux* » et comble parfois « *les innocents* », devait si bien travailler à la renommée de « *ses* » peintres et à l'enrichissement de collectionneurs heureux à la plupart desquels il ne vendit directement jamais rien.

Ce sont tous ces souvenirs, assez mélancoliques, qu'évoque aujourd'hui un homme récompensé tout de même par le succès, venu plus tard, essayant de faire le point sur les questions quelquefois indiscrètes de son interlocuteur. L'homme est sympathique, appartenant par ses origines à cette bourgeoisie de juifs rhénans, qui constituaient, avec les *Sephardim* portugais, l'élite de la société juive européenne, et chez lesquels l'ouverture

d'esprit, la culture, le goût des choses de l'art étaient traditionnels. Les jugements qu'il porte sur les milieux qu'il a connus, artistes, critiques, écrivains, collectionneurs sont objectifs. Il n'hésite pas à dire qu'un Guillaume Apollinaire, grand poète, mais esprit paradoxal, tenté surtout par l'insolite « *ne connaissait rien à la peinture et avait un besoin maladif de raconter des choses contraires aux faits* ». Ses vues sur l'origine et le développement du Cubisme, auquel son nom restera lié, sont, sinon toujours valables du moins plausibles. Ses opinions sur les avatars de la peinture non figurative, pertinentes, mais pouvant encourir un reproche : celui de passer sous silence les relations de cause à effet entre les positions qui furent les siennes, qu'il continue à défendre, et les ultimes développements du Cubisme synthétique, débouchant sur l'abstraction, l'art informel et cette peinture actuelle, qu'il qualifie si justement de purement « *hédoniste* ».

Applaudissons à cette réponse sur la réceptivité du grand public aux expériences nouvelles qui conditionnent l'évolution artistique : « *Ce qui montre pour moi l'inanité et la faiblesse de ce qu'on appelle l'abstraction et le tâchisme, c'est qu'ils sont acceptés par tout le monde...* » Evoquant l'accueil tranquille fait aux incongruités de la Première Biennale parisienne des Jeunes en 1959 : « *J'ai vu cette exposition, les gens regardaient ça fort sérieusement, ils aimaient ça plus ou moins mais il n'y avait ni indignation ni envie de rire. Ça provenait précisément de ce que les tableaux ne sont pas une écriture ; il n'y a rien à lire* ». Patronné par les gouvernements cet art désintégré et qui ne fait même plus rire personne « *est devenu* — à ses yeux — *un art officiel comme jadis l'art des salons* ».

Tout cela est fort bien pensé, mais je serais moins d'accord sur sa définition de l'écriture picturale, langage qu'il faut apprendre à déchiffrer avant de pouvoir le lire correctement et d'en éprouver une émotion artistique valable. Que la peinture soit un langage, c'est vrai, j'ai moi-même exposé et défendu cette thèse, mais là-dessus il convient de bien s'entendre et D.H. Kahnweiler manque de précisions. A s'en tenir à ce qu'il dit on pourrait croire que la peinture est un langage idéogrammatique, sorte de rébus plus ou moins savant qui nous propose un jeu amusant sans doute, mais de portée bien restreinte s'il est du même ordre que celui des mots croisés. Ce langage ne peut valoir artistiquement quelque chose que s'il possède une vertu poétique, un rythme incantatoire, qui ne sont plus du ressort de l'intelligence analytique et discursive mais de la sensibilité et de l'intuition. Entre des vers de mirliton et les strophes de Mallarmé il y a un monde ! Si c'est bien ainsi qu'il l'entend, je suis pleinement d'accord avec lui, au moins sur les principes. Quant aux applications qu'il prétend en tirer pour le choix des artistes et des œuvres, c'est autre chose.

F.-H. LEM.

LES ARTS

Henri-Jean CLOSON, Maître de la Couleur

Cet article est à la fois un hommage et une réparation. Il est un hommage rendu à un artiste qui, à soixante-dix ans passés, commence seulement à connaître la juste notoriété due à son seul talent et qu'il n'a voulu forcer par aucun de ces procédés et de ces attitudes dont relèvent tant de gloires éphémères, la surenchère dans le **bluff** et les savantes orchestrations publicitaires fabriquant le génie comme l'électro-chimie le diamant de synthèse.

Il est une réparation, car n'ayant jamais eu jusqu'ici l'occasion de parler de Closon et de son œuvre, si ce n'est d'une manière tout à fait incidente dans la partie historique de l'essai que j'ai publié ici même sous le titre « **Existe-t-il un art de l'informel ?** », une simple citation d'un nom parmi d'autres pouvait laisser croire que je minimisais sa personnalité d'artiste et la valeur de son apport. Il n'en est rien. Lorsque j'ai écrit et publié cet article, il y a maintenant plus d'un an, je connaissais à peine Closon, mais je savais qu'il avait participé activement à la création du groupe « Abstraction-Création », lequel succédant à celui de la Section d'Or, d'obédience initiale purement cubiste, s'était reformé après la dernière guerre, avec des effectifs rajeunis dans le « Salon des Réalités nouvelles », dont Closon fut aussi un des premiers participants et dont il reste un exposant fidèle.

Depuis, j'ai eu l'occasion d'approcher l'artiste de beaucoup plus près et de mieux connaître son œuvre ; j'ai eu avec lui des entretiens familiers qui m'ont révélé l'homme, la qualité de sa pensée, la sincérité de ses convictions. Et je ne peux que saisir l'occasion qui m'est offerte par l'organisation de la belle rétrospective organisée par le Musée de Grenoble durant les vacances dernières, du 16 juin au 30 août, pour lui rendre pleine justice et tirer la leçon de cette fréquentation qui pour moi, je dois le dire, a été un enrichissement.

Due à l'initiative du Dr Albert Michallon, maire de Grenoble, en liaison avec les **Colloques Art-Science sur les rythmes et les couleurs**, organisés par le Comité régional de l'UNESCO, dans le cadre du magnifique Musée de Grenoble, un des plus

importants et un des plus vivants musées de Province, qui doit tant aux courageuses initiatives du regretté Andry Farcy et qu'anime aujourd'hui Madame Gabrielle Kueny, cette rétrospective groupait 40 peintures, 20 dessins, 3 sculptures et une tapisserie. S'échelonnant sur un demi-siècle les morceaux composant cet ensemble permettaient de prendre une vue juste de la physionomie générale de l'œuvre de l'artiste et des phases d'une évolution qui, de 1903 à 1960, l'amenait à dégager progressivement l'essence de ses recherches, à atteindre la phase la plus accomplie de ses créations.

■

Wallon d'origine, né à Liège, Henri-Jean Closon se destina très tôt à l'art avec l'agrément d'un père compréhensif qui l'envoya d'abord étudier chez le professeur Charles Salden dans le Limbourg hollandais. Celui-ci l'initia en lui faisant admirer les maîtres, surtout Rembrandt. Après avoir fréquenté l'Académie de St-Luc à Liège, le jeune Closon séjourne en Allemagne, à Aix-la-Chapelle, puis à Dusseldorf où il rencontre August Macke, dont le contact allait être un stimulant et déterminant, l'orientation de leurs communes recherches. Après un retour à Liège, où il s'inscrit à l'Académie des Beaux-Arts, Closon est désormais sur le chemin. Il a pour livres de chevet « Chevreul » et le « Journal » de Delacroix.

Le reste de sa biographie est sans grande importance, si ce n'est qu'il faut y noter après l'arrivée à Paris, en 1921, de longues absences et la retraite féconde sur un coin de province, l'Isère, où a lieu aujourd'hui sa première rétrospective et où, pendant près de vingt ans, Closon méditera et travaillera loin de Paris, de ses cénacles qui font et défont les réputations, de ses brasseries artistiques où se dépense tant d'énergie en vaines digressions verbales.

Très tôt l'artiste s'était axé sur un problème pour lui essentiel, celui de la couleur, problème qui, à vrai dire, domine toute l'évolution picturale moderne, depuis la naissance de l'Impressionisme et à travers les tendances diverses qui en sont issues, cherchant à approfondir, chacune à sa manière, l'utilisation de la couleur dans l'élaboration, puis dans la composition du tableau. Dois-je rappeler ici, au risque de didactisme, les rapports essentiels de la couleur avec les formes dans la plastique picturale ? La couleur est-elle un attribut fondamental des choses, composant le décor naturel dont le spectacle propose à l'artiste un inépuisable répertoire de formes et de sujets ? Ou bien la couleur n'est-elle qu'une propriété seconde que possède tout objet de réfléchir ou d'irradier la lumière qui l'éclaire et le colore ?

Les acquisitions de la physique moderne avaient déjà permis, à l'aube du 19e siècle, de répondre par l'affirmative à la seconde de ces questions. Si cela ne modifiait pas de manière catégorique

la technique de la peinture, qui empiriquement s'était toujours référé plus ou moins à cette notion de lumière colorée et colorante, esthétiquement et philosophiquement l'approfondissement des lois constitutives de la lumière par Chevreul devait cependant provoquer, à la suite de Delacroix, un bouleversement profond dans l'esprit des peintres novateurs de la seconde moitié du 19e siècle.

On pouvait des propositions de Chevreul tirer une infinité de conclusions théoriques, sinon pratiques, tendant à l'autonomie progressive de la peinture, délaissant les données purement plastiques de la tradition académique, issue de la Renaissance, celles du « volume coloré », pour y substituer celles de la « couleur modulée suggérant le volume », l'affirmation des valeurs se substituant aux recettes du clair-obscur, aux poncifs d'atelier, une organisation du tableau, basée sur les rapports complémentaires de la couleur tirée de l'analyse spectrale. Si aujourd'hui, comme hier, l'œuvre d'art ne pouvait être qu'une synthèse, recherche de l'unité dans la complexité ou, plus exactement, variations dans l'unité préétablie de la composition, cependant une grande nouveauté allait se découvrir et s'affirmer. L'unité d'aboutissement ou de conception n'était plus un emprunt fait à la réalité naturelle simplement transposée par l'artiste mais une réalité conceptuelle, fruit de longues réminiscences et, à partir d'une certaine évolution psychologique, pure hypothèse. De la qualité de cette hypothèse dépendait la valeur de l'effort de création en résultant. Ici nous sommes au seuil de l'abstrait et de l'informel, ce dernier qualificatif étant pris dans un sens antinaturaliste. Mais plus l'artiste entendait s'évader des servitudes et des contraintes de la tradition ou du milieu, plus les risques d'échec s'aggravaient ; l'histoire de l'art, qui n'est au fond qu'un perpétuel recommencement, en témoigne.

■

C'est à cette conjoncture que se situe l'expérience et la tentative de Closon. Comme tout chercheur original et sincère, Closon n'appartient, en fait, en dépit de ses allégeances apparentes, à aucune tendance définie des groupes qui se sont insurgés contre une tradition mourante et obscurcie, revendiquant chacun pour leur compte la prééminence sinon le privilège de la seule vérité. Closon, bien qu'un des fondateurs du groupe « Abstraction-Création » et un des exposants les plus remarquables et les plus fidèles des « Réalités nouvelles », ne peut être tenu pour un champion de l'abstrait ou de l'informel. Il est le peintre qui a cherché son support et sa justification dans la couleur, par la couleur, réalité lumineuse, qui dicte sa loi à la matière obscure et par surcroît, à l'entendement des peintres, sous réserve qu'ils sachent l'accueillir et la comprendre. En effet, il y a peintre et peintre. Il y a les manieurs de pinceaux, qui sont légion et un des plus remarquables s'appelle Pablo Picasso. Puis il y a les

peintres, vrais peintres, qui à l'aide de leur pinceau travaillent la couleur, Closon, à n'en pas douter, est de ceux-là.

Il est de ceux qui vont jusqu'à répudier le beau qualificatif de coloriste, car qui dit coloriste semble ne faire allusion qu'à une qualité seconde, à cette couleur-revêtement, venant s'appliquer sur les formes, comme le complet-veston bien coupé sur une académie d'athlète ou une robe de Dior sur celles du plus ravissant mannequin, mais que les vrais amateurs de beauté préféreraient l'un et l'autre dans leur radieuse nudité. Closon se dit « rythmeur de couleurs ». Pour lui la notion de valeurs, qui a dicté ses lois aux peintres du clair-obscur, de cette lumière incolore qui n'avait d'autre fonction que d'affirmer ou de dérober les formes selon son intensité ou son retrait, la notion de valeurs même transposées en gammes colorées soumises à la modulation, si chère à Cézanne, s'efface devant la connaissance des lois constitutives de la lumière-couleur, qui n'a pas besoin de prétextes plastiques pour s'affirmer, se jouer en une infinité de variations mais toutes réglées sur des rythmes fondamentaux et avec de justes consonnances.

Closon a-t-il abouti ? Une telle tentative, aussi pure, comporte-t-elle des aboutissements ? Le langage de la peinture, basé non plus sur des représentations mais sur des équivalences, pourra-t-il jamais se constituer en une algèbre où toutes les formules d'équation restent possibles ? N'est-ce pas une vue de l'esprit, une tentative qui transcende les possibilités humaines et le conflit permanent d'animus et d'anima ? Et si cette tentative devait aboutir, constituerait-elle un enrichissement du langage pictural traditionnel, celui d'Eugène Delacroix et celui de Nicolas Poussin ? Je sais qu'en écrivant cet article j'ajoute un long alinéa à mon étude sur l'informel, mais seul un artiste tel que Closon pouvait m'en donner le goût.

Ajouterais-je que Closon le solitaire n'en est pas moins un éveilleur d'âmes ? Je connais parmi les artistes de la jeune génération des peintres et des sculpteurs qui lui doivent apparemment beaucoup, et ce don de rayonnement n'est pas le moins séduisant de sa personnalité. Formulerais-je aussi le regret qu'on n'aie jamais confié à un Closon, coloriste-né, les cartons et l'exécution de verrières qui eussent illuminé le vaisseau mystique de nos modernes églises que tant d'industriels, surchargés de besogne, s'emploient à transformer en mauvais lieux.

Je ne pourrais en tout cas mieux conclure cet hommage qu'en empruntant à Gabrielle Kueny, préfacière du catalogue de la belle exposition qu'elle vient d'organiser avec tant de goût et de discernement, ses dernières phrases : « L'œuvre de ce lutteur obstiné et indépendant se situe difficilement dans la peinture dite abstraite, où l'ébauche a pris souvent autant de valeur qu'une œuvre achevée. L'abstraction n'est pour cet artiste qu'une série d'ébauches, tendues vers l'accomplissement de l'œuvre. »

TOULOUSE-LAUTREC, Dessins de jeunesse, au « Bateau-Lavoir ».

Je n'ai jamais eu jusqu'ici dans cette chronique l'occasion de parler de Lautrec. Je profite de l'occasion qui m'est offerte par une remarquable exposition de dessins de jeunesse de cet artiste, organisée par une galerie de la rue de Seine, « Le Bateau-Lavoir ».

Enseigne suggestive, évoquant les débuts avec le siècle de cette Ecole de Paris, dont les pionniers, ceux qui allaient devenir les plus célèbres, vivaient alors sur les hauteurs de Montmartre dans un pittoresque et sordide bâtiment, auquel son aspect, qui n'était pas sans analogie avec celui de ces péniches autrefois amarrées aux berges de Seine et servant aux laveuses, devait valoir son nom. Il est entré dans l'Histoire.

Ouverte en 1957, la galerie du « Bateau-Lavoir » consacre tous ses efforts à la recherche et à la présentation des dessins de maîtres modernes. L'initiative est assez remarquable et assez rare pour être soulignée. Successivement, les amateurs purent y voir des sélections de dessins impressionistes, cubistes, symbolistes, surréalistes, « des années 20 », de James Ensor ; récemment une confrontation ingénieuse, « une sculpture, un dessin » permettait d'y goûter le graphisme des maîtres de la plastique, chez lesquels, comme chez les peintres, le dessin est toujours étroitement lié à l'invention des formes, à l'organisation de l'œuvre, sculpture ou tableau.

Est-il besoin de le dire : trop d'amateurs et de collectionneurs passionnés exclusivement de peinture négligent le dessin. La connaissance et l'amour du dessin permettent seuls, cependant, de pénétrer dans l'intimité d'une œuvre, qu'il n'est guère possible de comprendre et de goûter pleinement sans se référer aux recherches graphiques qui l'ont préparée et permise. Collectionner des dessins exige, il est vrai, une patience, des loisirs qui deviennent aujourd'hui de plus en plus rares. Les cartons de dessins qu'on ouvre et qu'on feuillette, seul ou en présence de quelques initiés, sont un luxe moins ostentatoire que celui des tableaux exhibés avec de somptueuses bordures aux murs de l'appartement, de l'antichambre, du cabinet de consultation, mais ils constituent un trésor plus précieux et ils sont le plaisir secret du véritable amateur.

Aussi ne peut-on qu'encourager des initiatives pareilles à celles de la petite galerie de la rue de Seine, faisant écho à d'autres plus officielles mais encore trop discrètes, notamment celle de la Conservatrice du Cabinet des dessins du Louvre, Madame Bouchot-Saupique, révélant au public en un cycle d'expositions périodiques les richesses étonnantes que recèle notre grand dépôt national connu et fréquenté par de trop rares spécialistes.

L'Exposition Lautrec nous montre une quarantaine de feuilles, toutes choisies parmi les carnets et les albums de Lautrec, jeune

artiste débutant, autour des années 1880-85. N'étant pas encore entré dans le cycle de son œuvre parisienne, Lautrec y prenait pour thème et modèles dans son Languedoc natal, aux bords de la mer, à Arcachon et à Nice, où il se reposait alors, quelques types locaux — Lautrec fut et restera essentiellement un dessinateur et un peintre de figures — mais surtout les chevaux et les cavaliers.

Né dans une antique maison, où l'équitation et la vènerie constituaient une tradition aussi ancienne que les origines de la France monarchique et féodale, et où on avait par surcroît le goût des choses de l'art et de l'esprit, tout le monde dessinait plus ou moins autour du jeune Lautrec, Lautrec sans son infirmité fut devenu un brillant cavalier et probablement un simple artiste amateur.

Les accidents successifs, qui devaient faire de lui un petit homme contrefait et plus ou moins ridicule, furent la rançon de son génie. Lautrec comme Géricault était né, un cheval entre les jambes, mais à la différence du Géricault athlétique et qui fut un véritable centaure, de la classe de ce Comte de Toulouse-Lautrec Monfa, père de l'artiste, dont les prouesses équestres et les excentricités défrayèrent la chronique, Lautrec condamné à une dérisoire inaction, n'acquit pas moins très tôt une connaissance intime du cheval, de sa structure, de ses allures, de sa physionomie.

Ces dessins de jeunesse, exécutés dans l'ambiance des rallye, des départs de chasse à courre, au milieu des équipages arrivant aux rendez-vous ou roulant, à Nice, sur la Promenade des Anglais, sont peut-être la meilleure part de son œuvre graphique en ce qui concerne l'hippologie. Lautrec ne fera probablement jamais mieux, ni plus incisif, ni plus vrai. Il transposera simplement l'essence de ces croquis nerveux, enlevés, quelques-uns aériens, dans ses figures de cirque, ses danseuses, ses théâtreuses et toutes ses silhouettes du Paris des music-hall, des boulevards et d'autres lieux tout aussi publics mais moins aérés. Quand sur la fin il reviendra au cheval, dans les scènes d'hippodrome, l'influence de Degas plus ou moins desséchante retirera quelque chose à la spontaénité de ses premiers dessins.

On peut considérer Lautrec avec Géricault, et à sa suite, comme un des plus grands dessinateurs et peintres de chevaux de toute l'Ecole française et probablement de tous les temps, car je ne vois rien, ni dans l'Ecole anglaise conventionnelle et trop vantée, ni chez les Flamands du 17°, et mis à part quelques maîtres du Quatrocento, Pisanello et Ucello, qui puisse être comparé à l'œuvre de ces deux maîtres animaliers. De tels dons, réunis à de telles facultés d'observation servies par les circonstances et le milieu sont, en effet, rarissimes. Et c'est en quoi la leçon de Lautrec dessinateur est si haute, si chargée d'enseignement.

Quelques documents, lettres et devoirs d'écolier illustrés de croquis marginaux, présentés sous vitrine avec quelques curieuses photos, montrent quelle **« maîtrise innée »**, selon l'expression de M. G. Dortu, pouvait avoir ce dessinateur passionné, vivant le crayon à la main et qui devait, comme Géricault, dans une carrière non moins brève nous laisser des milliers et des milliers de croquis d'un passionnant intérêt.

CALENDRIER DES EXPOSITIONS

Trois grandes manifestations sont au calendrier de la saison artistique de Paris, en octobre et novembre : **« Sept mille ans d'art iranien »** au Petit-Palais, exposition prestigieuse, que tout amateur d'art, tout homme cultivé doit voir ; **« Dessins belges de James Ensor à nos jours » ; « Ecole de Paris 1961 » avec la participation des Peintres polonais.** Je leur consacrerai ma prochaine chronique.

F.-H. LEM.

ERRATUM. — ***Un mastic a rendu assez inintelligible la fin de mon article sur MAILLOL, dans le dernier numéro 16 de la revue, page 88 : transposer les 3 avant-dernières lignes de cet article à la 2e ligne du second alinéa, au post-scriptum en bas de page.***

LES SPECTACLES

L'action sur l'homme :

CINEMA ET TELEVISION

de Gilbert COHEN-SEAT et Pierre FOUGEYROLLAS

Le cinéma est apparu à l'homme comme un jouet. Au début comme un petit jouet pour les uns, comme une curieuse expérience d'optique pour les autres. Puis le jouet s'est transformé en une puissante machine à raconter des histoires à la grande joie de la masse et devant l'indifférence mêlée d'hostilité de l' « élite ». Au bout de 60 ans le cinéma est maître d'un immense auditoire, le nombre de spectateurs de cinéma, de films, dépasse de beaucoup tous ceux qui concernent le domaine du Livre, du journal.

La Télévision parente pauvre du cinéma, s'ajoute à celui-ci pour apporter encore plus d'images, et ceci à domicile. Le cinéma avait rendu possible l'ubicuité. La télévision crée l'instantanéité. Ensemble cinéma et télévision ont créé un certain nombre de dérivés, ont exercé une telle influence pour étendre le domaine du visible que l'homme moyen de nos jours vit aussi dans l'iconosphère.

Le livre de MM. Cohen-Seat — père de la Filmologie — et Fougeyrollas, essaie d'analyser les caractéristiques, l'influence, les effets, les conséquences, de ce « déferlement d'images » dans la vie de tous les jours et les remèdes possibles, l'action que l'homme pourrait mettre sur pied pour dominer les effets du cinéma et de la télévision.

Le livre est divisé en une introduction où les auteurs montrent comment à la représentation du monde classique, celle qui résultait « d'une certaine situation de dépendance vis-à-vis des rapports de l'homme à son environnement matériel et des relations immédiates des hommes entre eux », il faut ajouter « les purs mondes de perception produits éminemment par les procédés du cinéma et de la télévision ».

Car le spectacle d'un film, d'une émission de télévision ouvrent des horizons, mettent le spectateur en contact avec spectateur moyen et de le faire entrer au sein de la minorité dite cultivée mais devant l'immensité des chiffres, « ne faut-il pas plutôt s'occuper d'emblée des millions et des milliards d'êtres sur lesquels s'exerce l'action nouvelle de l'information pour essayer de voir comment cette action pourrait être comprise et comment les masses pourraient être mises en situation d'exercer à leur tour dans la mesure du possible. Compréhension et contrôle.

Voilà le but de la réflexion que nous apporte ce livre. Son importance est loin d'être négligeable.

On pourrait cependant reprocher aux auteurs le manque de données de chiffres et d'expériences suffisantes pour se prononcer à certains moments. Il est vrai que l'Institut de Filmologie dont M. Cohen-Seat est le directeur, a réalisé un travail important dans ce domaine de prospection filmique-humaine, mais il me semble que ses conclusions ne permettaient pas d'arriver à certaines affirmations que les auteurs du livre soutiennent sur un ton d'évidence.
d'autres situations que celles de son monde à lui, sources de nouvelles possibilités.

Ces expériences filmiques agissent sur l'homme d'une façon totalement inverse à celle de l'imprimerie. La lecture d'un livre est d'abord perçue par l'intelligence et même si l'action d'un roman arrive à nous émouvoir c'est toujours à travers l'effort intellectuel de la lecture. Par contre, le cinéma et la télévision nous montrent des actions ; des situations qui sont perçues d'abord par nos sens. La trajectoire « culturelle » de toujours est inversée. Maintenant ce sont les sens, les émotions, qui se chargent de produire des idées. L'intelligence n'est plus celle que contrôle les sens. De gardienne elle est devenue prisonnière devant une image filmique.

Et il ne faut pas prétendre que cela n'arrive qu'aux hommes de la masse. « L'homme cultivé ne contrôle guère mieux désormais que l'homme non cultivé l'action qu'exerce sur lui l'information générale et notamment l'information visuelle en affectant des niveaux de sa personnalité encore insuffisamment explorés et sur lesquels nous n'avons pas acquis de pouvoir délibéré ».

Evidemment, l'influence capable de modifier l'homme cultivé sera peut-être moindre si le temps qu'il donne au cinéma et à la télévision n'est pas très grand et si son monde intellectuel lui fournit une nourriture de l'esprit. Mais quelle sera l'importance de l'action filmique et télévisée sur un homme comme il y en a des millions et des millions, tout à fait désemparé en matière intellectuelle, sociale, religieuse, économique, etc... ? Les deux heures hebdomadaires de spectacle cinématographique

et les soirées passées devant l'écran de télévision, ne deviendront-elles pas les seules sources de « culture » pour lui ?

On peut toujours essayer d'élever le niveau de formation du

Il me semble également que les auteurs n'ont pas souligné assez la différence entre les techniques d'information visuelle et leur contenu. Car s'il est vrai que ces techniques modifient totalement les processus d'assimilation du réel, c'est leur contenu actuel qui les rend pratiquement destructurantes. Et pour une action future la séparation entre ce qu'on raconte et la façon dont on la raconte, me semble fondamentale.

MM. Cohen-Seat et Fougeyrollas attaquent aussi l'attitude « culturéiste » à cause de la « double équivoque » par laquelle elle se définit : « d'une part, c'est la minorité qui possède la culture et celle-ci ne peut se communiquer que dans le dialogue et la liberté, et d'autre part cette même minorité ne peut envisager qu'une information transmise, « objet d'une action éducative à sens unique et d'un magistère perpétuel » — c'est une des causes du manque d'efficacité actuelle des « élites ». Mais il ne faudrait pas trop mépriser le rôle des élites, car il me semble que le fait d'affirmer que « la nouvelle éducation doit partir de l'angoisse propre à l'homme d'aujourd'hui, doit partir des destructurations en chaîne dont l'information visuelle est la cause éminente », et que « la nouvelle éducation ne devrait pas prétendre être directement formatrice » suppose que les auteurs se placent eux-mêmes dans le domaine réservé à la minorité. Minorité qui « chercherait à comprendre... et à intervenir... » pour fournir une efficacité non de structuration mais d'orientation et d'équilibre... C'est-à-dire minorité qui assurerait le rôle qu'ont toujours assumé toutes les minorités.

C'est pour cela qu'il aurait fallu peut-être établir la différence entre l'élite, les différentes élites et les divers modes d'action de ces élites selon les époques. Car si les élites existeront toujours, c'est leur mode d'influence qui doit nécessairement varier avec le temps et surtout avec l'introduction dans les sociétés, des techniques d'information visuelle. Car celles-ci bouleversant les processus d'enculturation obligent les élites à transformer leurs modes d'influence et plus encore créent des élites nouvelles. Il faudra que ces élites nouvelles jouent le rôle nécessaire pour que les masses ne tombent pas dans le néant et le chaos. Voilà une tâche merveilleuse et urgente pour l'expérimentation de la filmologie.

En résumant : « L'action sur l'homme : cinéma et télévision » en dépit de quelques prises de position un peu, à mon avis, sans justification suffisante, demeure un excellent essai qui doit aider à faire disparaître cette mentalité — si répandue parmi les « intellectuels supérieurs » — qui considèrent le cinéma et la télévision comme une distraction mineure et tout au plus comme un excellent commerce.

Enrique M. MARTINEZ.

DOCUMENTS

LE COLLOQUE DE LISBONNE SUR LE CORPORATISME

La première Conférence sur le Corporatisme et la Prévoyance sociale s'est tenue à Lisbonne, du 20 au 22 septembre dernier. On avait longtemps hésité à la réunir car cette époque est au Portugal celle des vacances. Toutefois, l'intérêt porté aux grands problèmes sociaux fut assez grand puisque cette Conférence a réuni cinq cents personnes. Celles-ci agitèrent les diverses questions avec un enthousiasme et une liberté que l'on n'eut certes pas trouvées en démocratie.

Ce Congrès était organisé par M. Sarragge Léal, Inspecteur des Tribunaux de Travail. La séance fut ouverte par M. Gonsalvez de Proença, Ministre des Corporations, ancien professeur de l'Université. Ce dernier, passionné de la doctrine corporatiste qu'il a très approfondie, s'intéresse vivement aux problèmes pratiques posés dans son pays. Les Portugais ont sans doute un tempérament plus calme que celui des autres peuples latins : en suivant les débats de Lisbonne, j'ai eu l'impression de participer à un congrès nordique.

Cette tranquillité portugaise, elle était en quelque sorte représentée par le Ministre, en tant qu'orateur.

Mais derrière ses formules, on percevait sa passion patriotique et son orgueil d'être le représentant du développement de la Nation de Henri le Navigateur. Avec beaucoup de sagesse et de bonne humeur, M. Sarragge, très habile pour éliminer les difficultés pratiques et les conflits de personnes, était tout désigné pour être le Secrétaire Général de ce colloque.

Le jeune Inspecteur des Délégations Provinciales, M. Cortez Pinto, autre collaborateur du Ministre des Corporations, a activement contribué au remarquable niveau intellectuel de cette Conférence. Premier théoricien du Corporatisme portugais, M. Cortez Pinto a donné, avec d'importants ouvrages, une profondeur idéologique à l'évolution portugaise. En tant qu'écrivain, il a été influencé par M. Emile Lousse, professeur belge d'Histoire à l'Université de Louvain et corporatiste distingué, lequel assistait également à la conférence.

Pour le moment, l'ombre de la pacification angolaise plane sur le Portugal. Un des caractères typiques de l'atmosphère du pays est le fait qu'aucun fonctionnaire ne puisse quitter le Territoire portugais. On répète dans tout Lisbonne ce mot de Salazar : « Si je demande aux pauvres gens de payer des impôts plus lourds, il est normal que les fonctionnaires restent ici, n'ayant aucune raison d'aller s'amuser à l'étranger ». On est fier d'une telle expression de la solidarité nationale. Pendant vingt-cinq ans, certains intellectuels ont été les adversaires de Salazar ; la défense sans réserve des territoires africains a provoqué chez eux une solidarité totale avec ce Président de soixante-treize ans, qui a su rassembler la population entière pour la défense de la Nation. Le petit Portugal est le premier pays du monde qui ait su organiser une résistance victorieuse à l'infiltration subversive du communisme en Afrique. Cela a créé dans tout le pays une prise de conscience des valeurs nationales dont nous aurions bien besoin dans le monde anti-communiste.

Mais, comme l'ont prouvé les discussions vivantes et la nombreuse participation au congrès, ce sentiment national n'a pas été utilisé pour camoufler les problèmes sociaux internes. Bien au contraire ! Dès l'ouverture de la conférence, les orateurs firent remarquer que les corporations devaient être regardées comme les nouveaux instruments de la politique sociale. On avait dit auparavant de la Prévoyance sociale qu'elle était une tâche purement étatique. Cependant une difficulté apparaissait pour concilier autonomie populaire et dépendance des hommes de l'Etat, conséquence de la concentration des organismes sociaux dans l'administration ; c'est pourquoi le corporatisme tend à séparer les tâches sociales des organes administratifs pour les répartir dans les institutions autonomes des Corporations.

L'organisation du régime corporatiste au Portugal ne fait que commencer, c'est ce que l'on fit remarquer à plusieurs reprises au cours des discussions. Il y a tant de problèmes à résoudre, tant de détails à discuter, tant d'expériences à faire avant d'arriver au corporatisme véritable ! Jusqu'à présent huit corporations ont été créées : celles de l'agriculture, de la poissonnerie, du commerce, de l'industrie, des entreprises d'assurances et de crédit, des communications, des imprimeries de presse, enfin, celle des activités culturelles dont le théâtre est la base. Il est des branches dans lesquelles seuls des syndicats ouvriers sont constitués, d'autres où l'on ne trouve que des syndicats patronaux. On constate, en tout cas, qu'il est plus facile d'organiser les ouvriers que les patrons. Le but final est l'organisation de la population entière.

Trois tendances principales se dégagèrent des débats de cette conférence, l'une qui était étatique, une autre plus anarchique, et finalement la tendance Salazar, considérée comme centrale. Ceux qui voient dans les corporations des instruments de l'administration, tendance

considérée et attaquée pendant les discussions comme essentiellement dirigiste, sont des employés des générations antérieures ; ces hommes regardent le corporatisme comme une certaine forme de l'utopisme de la jeunesse, au fond, ce sont des libéraux. Ce corporatisme étatique est en fait conservateur : on veut empêcher l'émancipation des forces populaires en passant par les corporations autonomes.

Une tendance générale que l'on pourrait appeler « démo-chrétienne » se fit l'apôtre du corporatisme plus ou moins anarchique. On voudrait la suppression de l'Etat pour donner aux corporations une autonomie totale. Mais l'élimination du dénominateur commun, l'élément essentiel de coordination disparu, provoquerait une confusion complète. C'est alors que le pouvoir de rétablir la situation appartiendrait à l'Eglise, seul facteur possible, à ce moment, pour rétablir l'unité de la vie sociale...

La tendance centrale du corporatisme portugais vise à créer une synthèse des deux extrêmes. La nécessité d'un Etat fort est admise comme la sécurité des droits des personnes et la garantie de la justice sociale, sans lesquelles l'objet fondamental du corporatisme pourrait se transformer en une guerre civile entre les différents intérêts les plus puissants. Coordinateur des forces, défenseur de la Justice, l'Etat se doit de demeurer l'arbitre entre les citoyens et les groupes sociaux. Quant aux citoyens, organisés dans leurs corporations, ils doivent avoir une autonomie et par son intermédiaire, la possibilité de résoudre leurs problèmes particuliers. C'est ainsi que les corporations pourront être les moyens primaires d'une éducation sociale dont la liberté, l'autonomie et la responsabilité seraient personnelles.

Le conflit entre étatisme corporatiste et corporatisme authentique se fit jour au cours d'une discussion au sujet de l'influence des organes corporatifs et des corpora-

tions dans une municipalité. Il existe, en effet, une loi qui prévoit que le Maire doit se retirer si les représentants des corporations ne sont pas d'accord avec la politique qu'il préconise. Les corporatistes expliquent que cette disposition législative n'est qu'une phrase sur le papier que les maires peuvent toujours contourner en manœuvrant de telle façon que les corporations n'obtiennent pas la majorité nécessaire. Les maires estimèrent alors qu'il ne pouvait être question de laisser leurs pouvoirs aux mains de ces représentants de corporations, lesquels n'ont ni leur expérience, ni leurs vues des problèmes. A cela, les corporatistes répliquèrent qu'il s'agissait d'une position réactionnaire et bureaucratique, en désaccord complet avec la doctrine corporatiste.

Quant à l'opposition cléricale, celle-ci fut remarquée dans les discussions doctrinales. Les représentants de la tendance centrale furent traités de « fascistes ». Au dire des cléricaux, le fascisme étant mort depuis 1945, celui-ci n'est plus défendable à l'heure qu'il est. Il leur fut répliqué que les morts étaient muets mais que les idées survivaient aux hommes. La Chrétienté n'en est-elle pas une preuve significative ? Le fascisme de Mussolini appartient à l'histoire, certes, mais nous pouvons en retenir les éléments positifs sans être pour cela en accord complet avec la doctrine du Duce. On ne peut être qualifié de « fasciste » uniquement lorsque l'on accepte la nécessité d'une puissance étatique arbitraire.

La défense des droits sociaux des ouvriers, des paysans, des pêcheurs furent une partie fort intéressante des débats. Il y a, par exemple, au Portugal, des « contrats de travail ». Ce sont des contrats conclus avec des ouvriers, employés temporairement dans une entreprise. Ces contrats sont utilisés par les patrons pour baisser les salaires, et les contrats sont prolongés avant la fin de la période de travail. Il se trouve donc une catégorie d'ouvriers, ceux qui sont basés sur ces « contrats de travail » qui ne

bénéficie pas des mêmes salaires que l'autre catégorie qui dépend des tarifs collectifs. Le problème fut donc analysé et le conférencier demanda une nouvelle législation afin que tous les ouvriers soient redevables des mêmes salaires. Aucune objection ne fut présentée, seules quelques formes techniques de l'application furent débattues.

Egalement, les relations entre les assurances sociales automatiques et la diversité des besoins, problèmes qui se posent dans la plupart des pays occidentaux, firent l'objet d'une autre discussion portant sur les réformes à apporter à la législation. C'est ainsi que l'on parla des détériorations intervenant dans les poissonneries en raison de tempêtes, et des accidents survenus en mer. Les plus importantes pertes et détériorations sont couvertes par une assurance d'Etat mais il y a beaucoup d'autres éléments qui peuvent entrer en jeu au détriment du pêcheur, qui ne sont pas prévus par la loi. On a donc organisé une assistance sociale dans la corporation des pêcheurs, celle-ci doit régler tous les cas de perte non prévus par la loi. Les représentants de l'Assistance sociale exigèrent pourtant un élargissement du domaine relevant de la loi.

■

Le premier Colloque national sur le Corporatisme et la Prévoyance sociale de Lisbonne a certainement consacré un succès pour le corporatisme portugais. On est allé au Portugal bien plus loin que cela n'avait pu être fait en Italie au temps du Fascisme.

Pour la tendance dominante, le Corporatisme n'est rien d'autre que la réalisation sociale de la morale chrétienne, une certaine expérience tendant à fonder le développement moderne sur une conception spirituelle, opposée au matérialisme sans limites des démocraties occidentales. Le Corporatisme portugais s'oppose aussi avec vio-

lence à ceux qui voudraient utiliser un idéal pour servir les intérêts d'une classe supérieure.

Quelques mots assez paradoxaux du Ministre Gonsalvez de Proença, éclairent la question :

« Nous sommes antifascistes parce qu'il y en a 20 % que nous ne pouvons accepter. Et nous regardons la démocratie comme quelque chose de supérieur parce qu'il y en a 20 % que nous pourrions souligner. »

Seul dans le monde, avec son Dieu et son courage, le peuple portugais cherche des formules nouvelles afin de créer un avenir digne, juste, moderne mais fidèle à l'héritage des grands navigateurs.

Per ENGDAHL.

Le plan de Staline appliqué à l'Europe

Je pensais que la nouvelle allait provoquer un hourvari sensationnel en France, que notre grande presse d'information s'emparerait de ces importantes révélations officielles — confirmant ce que nous savions depuis longtemps par renseignements plus confidentiels — et que les aveux publiés par le *State Department* ouvriraient enfin les yeux à l'immense majorité des Français gavés d'illusions et de contre-vérités.

Les Américains se mettant dans le bain du mauvais larron, le document peut être tenu pour sérieux. Mais il n'y a pas qu'un seul mauvais rôle dans cette histoire qui illustre bien ce que nous écrivons depuis une bonne douzaine d'années : à savoir que l'état actuel de la France *est voulu de l'extérieur* et que notre pays est victime d'un complot. Ils sont deux à vouloir l'hexagone et c'est peut-être une indication pour l'avenir.

J'attendis patiemment qu'un grand organe se rendit acquéreur du recueil de documents américains. Mon attente a été vaine.

Ce qui explique lumineusement que la décrépitude française ne doit pas être connue des Français. *Est-ce parce que, sans complicités intérieures, le mauvais coup n'aurait pu se perpétrer ?*

Peut-être, mais c'est sans doute plus profond que cela encore.

De ce fameux document dont nous souhaiterions qu'une traduction française fut rapidement mise à la disposition du public, nous ne connaissons que ce qu'en dit une dépêche de Washington datée du 16 juin dernier,

une dépêche de l'A. F. P., l'officielle agence de presse française.

La voici, sans en changer une virgule.

⁂

Le Président Roosevelt estimait en novembre 1943 *que la France* « *ne redeviendrait certainement pas une puissance de premier rang avant au moins vingt-cinq ans* ». *Winston Churchill était d'avis en ce qui concerne l'Allemagne que* « *la chose principale était de la maintenir divisée, ne serait-ce que pendant cinquante ans* ».

Ces deux opinions sont contenues dans un recueil de documents intitulé « les Conférences du Caire et de Téhéran », *que le département d'Etat a publié samedi dans la série* « *les Relations étrangères des Etats-Unis* ».

..*Selon les notes prises par M. Charles Bohlen, qui est aujourd'hui conseiller spécial du secrétaire d'Etat Dean Rusk pour les affaires soviétiques, lors d'un tête-à-tête entre Roosevelt et Staline le* 28 *novembre* 1943, *Staline avait déclaré qu'il ne connaissait pas de Gaulle personnellement mais qu'il estimait que sa politique* « man quait grandement de réalisme ».

Le général de Gaulle, d'après le généralissime soviétique symbolisait la France traditionnelle mais cette dernière, du fait de sa collaboration avec l'Allemagne nazie « devrait être punie » *après la guerre. Roosevelt avait déclaré que Churchill* « pensait que la France se relèverait très vite et redeviendrait une nation forte », *ce que souhaitait l'Angleterre, mais que lui, Roosevelt, ne partageait pas ce point de vue et qu'il pensait qu'il faudrait de* « longues années de labeur honnête » pour que la France retrouve sa place. »

Abordant le problème des colonies françaises, Staline, qui s'était rangé à l'opinion du président des Etats-Unis sur la France avait dit que « les alliés ne devraient pas verser leur sang pour rendre l'Indochine, par exemple, au vieux régime colonial français ».

« La France ne devrait pas rentrer en possession de l'Indochine et les Français devraient payer pour collaboration criminelle avec l'Allemagne », *à quoi Roosevelt avait rétorqué qu'il était* « cent pour cent d'accord » *avec le leader soviétique et avait fait remarquer* « qu'après un siècle d'administration française, les Indochnois étaient dans une situation pire qu'auparavant ».

Lors d'une autre réunion — à trois — Staline devait réaffirmer son point de vue que la France « ne devrait se voir confier aucune possession stratégique hors de ses frontières après la guerre ».

Il ressort des notes de l'ambassadeur Bohlen qu'en prenant ainsi fortement position contre la France et son association avec l'Allemagne, Staline cherchait vraisemblablement à obtenir de ses interlocuteurs des indications sur ce qu'ils envisageaient exactement pour assurer le maintien de la paix.

M. Churchill avait, lors d'un entretien, déclaré que l'on ne pouvait pas concevoir « un monde civilisé sans une France puissante et pleine de vitalité ».

Dans un document qualifié « secret », Staline avait réitéré pendant la conférence de Téhéran, le point de vue que « le peuple français tout entier devait assumer une certaine part de la responsabilité des activités de ses leaders » *et que* « la France devrait être réduite au rang de puissance militaire insignifiante et devenir un pays charmant mais faible ».

Lors d'un échange de vues entre Roosevelt et ses chefs d'état-major à bord du navire de guerre « Iowa », *les amiraux King et Leahy avaient exprimé la crainte de voir le général de Gaulle utiliser onze divisions françaises, que les Etats-Unis envisageaint d'équiper, pour imposer son contrôle en France par la force.*

Au cours d'un second entretien, le 19 *novembre* 1943, *toujours à bord de l'*« Iowa », *le chef d'Etat américain estimait que les Américains devaient éventuellement quitter la France et l'Italie aussitôt que possible et laisser les Français et les Anglais régler ensemble leurs problèmes. L'amiral Leahy prévoyait le déclenchement de la guerre civile en France.*

Un tel synopsis donne envie d'en connaître davantage pour mieux situer l'infantilisme américain en matière de prévisions de politique extérieure et pour leur rendre la juste part qui leur revient dans tous nos déboires depuis une quinzaine d'années.

Le seul clairvoyant de ce drame paraît Winston Churchill, mais le vieux lion est britannique avant tout et la Grande-Bretagne, à politique traditionnelle anti-française, espérait sans doute que la mise à mort de la France décidée par Staline et Roosevelt permettrait à Londres d'ajouter quelques pièces à son échiquier colonial.

(En 1943, le vent n'était pas encore à la « décolonisation », ce slogan qui allait permettre aux compères de réaliser leur plan).

Pourquoi ce plan ?

Churchill l'explique, si la France est déchue de son rôle et de son standing, c'est un effondrement inéluctable de l'Europe occidentale qui s'ensuivra. *Staline visait loin et juste.* L'obstacle — beaucoup plus spirituel que matériel — à l'expansion du communisme est bien cette France, symbole mondial des libertés (avant l'article 16) et traînant encore (malgré tout) un passé impressionnant.

*
* *

Inutile de commenter phrase par phrase une synthèse ; relevons simplement l'acharnement mis par Staline, à vouloir un châtiment de la France pour la période de son occupation 1940-1944 Il est tragiquement comique que la loi du plus fort rejette la justice hors de sa couche et permette de passer sous silence que, *sans le pacte germano-soviétique de* 1939, *la guerre n'eut pas eu lieu* et la France n'eut pas perdu la première bataille de la deuxième guerre mondiale.

Personne ne veut se rappeler les sabotages de la défense nationale française (39-40) qui obligèrent le gouvernement Daladier à incarcérer et même à fusiller quelques militants communestes, d'abord pro-allemands (à cause de l'accord Staline-Ribbentrop) au point de demander à l'Allemand occupant la reparution de leurs journaux... avant de redevenir anti-allemands quand Hitler attaqua l'U.R.S.S.

La « collaboration » (?) n'eut pas existé sans le 2e pacte germano-soviétique de 1939. La superbe des vainqueurs est d'ignorer les véritables responsabilités quand ils sont, en réalité, des criminels de guerre n° 1, des pyromanes volontaires dans l'espoir de jouer les charognards des décombres et des charniers.

La pensée de Staline lui survit. Tout est continuité en U.R.S.S. M. Khrouchtchev ne nourrit pas d'autres desseins que ceux de Staline en 1939 et en 1943. L'avantage des dictatures sur les démocraties est le but fixe et les opportunismes pour y parvenir aux moindres frais, en spéculant sur la désintégration interne du camp adverse. C'est moins une question de force qu'une question de moralité, ou d'amoralité comme l'on voudra.

*
* *

Français, après avoir relu le résumé du document officiel américain, retenez bien que :

1°) DES 1943, le sort de la France en Indochine était réglé à la fois par Staline et par Roosevelt. *C'était le déclenchement calculé du démembrement d'un empire colonial* (10 cillions de km carrés, 76 millions d'ahabitants) *remis intact à la France par Pétain en* 1945.

Remarque : la farce de la « décolonisation » n'atteint que les puissances d'Europe occidentale ; *ni l'U.R.S.S., ni les U.S.A. ne renoncèrent à une seule de leurs colonies, territoires.* Mieux, Staline rejette la théorie de Lénine qui voulait décoloniser l'Ukraine et tous les territoires asiatiques conquêtes coloniales des tsars.

La « décolonisation » a été l'argument des agents de l'étranger avant d'être hissée sur le pavois par des victimes pusillanimes.

2°) Dès 1943, Staline avait décidé que « *la France devrait être réduite au rang de puissance militaire insignifiante et devenir un pays charmant mais faible...* »

Ce n'est là que la reprise du thème hitlérien désirant faire de la France « le jardin et le bordel de l'Europe ».

« *Puissance militaire insignifiante...* », on peut y parvenir par différents moyens, puisque « puissance » signifie aussi unité et cohésion.

« *Pays faible* » n'est qu'un corollaire de ce qui précède.

« *Charmant* », voir les laïus B.B., la prose fessière triomphante, les grèves, les mécontentements, la gastronomie — préoccupation nationale —, la pourriture morale, le snobisme décadent, la presse sans courage. Et l'article 16 pour que tout ça continue.

*
* *

Sans aucun humour, ni paradoxe, il faut convenir que Staline est bien le plus grand génie politique du siècle.

En face de lui, il n'a trouvé, comme disait Napoléon, que de « la merde dans un bas de soie ! »

Car pour que la politique stalinienne triomphât, il était nécessaire que les condamnés à mort donnassent un coup de main à leurs bourreaux.

ELIE DELOCHES.

Imprimerie Maurice MIDOL. — Montargis (Loiret)
Dépôt légal : 4e trimestre 1961. — N° d'impression : 559.
Le gérant : Jean CHERVET.

t of-

était
e dé-
npire
habi-
.
tteint
.S.S.,
colo-
e Lé-
terri-

ts de
vic-

e de-
signi-
o
irant
pe ».
par-
signi-

cède.
sière
astro-
mo-
e. Et

r que
ècle.
léon,

ât, il
ssent

.